

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /,<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 280—SAMEDI, 14 SEPTEMBRE 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE REVD M. BENJAMIN-VICTOR ROUSSELOT, DÉCÉDÉ



SAINT-HYACINTHE (P.Q.) — VUE DU PALAIS DE JUSTICE  
Gravures par Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 SEPTEMBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Notes historiques. — Entre poètes : Sonnets, par W. Chapman et Benjamin Sulte. — La littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle, par Paul Durand. — Etymologie : par H. Servadee. — Biographie de l'honorable juge Coursol, par Jules St-Elme. — Une vengeance par Mathias Fillion. — Feu Messire Benjamin-Victor Rousselot. — Pauvre colombe, par Henriette. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — Primes du mois d'août. — Variétés. — Récréations de la famille. — Choses et autres — Feuilletons : Sans-Mère (suite), Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Benjamin-Victor Rousselot, décédé. — Vue du Palais de Justice de Saint-Hyacinthe. — Canada : La chasse aux canards à Long Point Island, sur le lac Erié (cinq dessins). — Portrait de feu l'hon. Michel-Joseph-Charles Coursol. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\* \* Je suis un peu en retard pour venir vous parler du cirque Barnum, mais vous accepterez sans doute mon excuse en apprenant que ce n'est pas précisément du cirque lui-même dont je veux vous entretenir, mais bien de la manière d'agir de ses employés.

J'étais à Québec quand les voitures de cette entreprise sont arrivées et, aussi badaud qu'un Parisien, je me suis mis à les suivre jusqu'à destination, un terrain vague qui fait partie de la zone militaire, près de la citadelle.

Aussitôt arrêtés, les énormes camions furent déchargés et l'on procéda immédiatement à l'établissement des tentes ; — travail très intéressant et qui demande beaucoup de discipline, d'habitude et d'ouvriers — et je vous laisse à penser quelle somme de travail et d'énergie il a fallu dépenser pour arriver en quelques heures à loger, installer et nourrir les centaines d'êtres — bêtes et gens — qui appartiennent à ce cirque.

Où, c'était vraiment chose curieuse que de voir ces deux cents ouvriers travailler sous les yeux de quatre ou cinq mille curieux.

Mais ce jour là était un dimanche, et, dans cette foule qui regardait, se trouvaient des magistrats, des échevins, des fonctionnaires divers, des gardiens de la paix, tous gens ayant la réputation de respecter les lois et surtout celle du repos dominical. Et personne ne paraissant étonné de voir tous ces hommes travailler, je me permis de constater tout haut que les employés du cirque Barnum me semblaient piétiner bien allègrement sur la loi du dimanche.

— C'est des Américains, dit quelqu'un derrière moi.

— Ça leur coûterait trop cher d'attendre, ajouta un autre ; puis les réflexions continuaient.

— Pour eux, il n'y a pas de dimanche qui tienne, il faut toujours travailler, mais on les paie bien.

— Il paraît que les frais s'élèvent à cinq mille piastres par jour.

— Les cirques sont très utiles, dit gravement un Prud'homme quelconque, ils sont instructifs, ils travaillent le dimanche, c'est vrai, mais c'est pour le bien des populations.

— Dites donc, le père, pas moins vrai que celui-ci va encore enlever vingt-cinq mille piastres à Québec, comme il en a emporté cinquante mille de Montréal, et qu'il va continuer à Trois-Rivières. Si vous appelez ça travailler pour le bien des populations !

— Des cirques, il en faut. On n'a rien, on ne sait où aller pour s'amuser. . . .

Toutes ces réflexions avaient bien leur valeur, mais aucune d'elles ne répondait à mon objection, ou plutôt ne justifiait à mon sens la violation de la loi, mais j'en ai conclu que le bon sens public tout en l'admettant en principe, d'une manière un peu vague, ne pouvait en forcer l'exécution d'une façon trop absolue.

Du reste, s'il fallait appliquer cette loi telle qu'écrite, toujours et dans tous les cas, on serait très embarrassé.

— Mais, me direz-vous, autrefois les chemins de fer ne marchaient pas le dimanche et on ne s'en trouvait pas plus mal.

C'est vrai, ils ne marchaient ni le dimanche ni les autres jours, pour la bonne raison qu'ils n'existaient pas. La lumière électrique ou même l'éclairage public le plus élémentaire, comme je l'ai dit l'autre jour, n'existait pas non plus, on assassinait beaucoup et on s'y habitait peut être à la longue, mais nous avons une foule de besoins nouveaux dont il faut tenir compte.

N'allez pas cependant déduire de ces réflexions que je veuille vous engager à travailler le dimanche, loin de là, je constate simplement des faits.

Je suis bien de l'avis de Vitteaut quand il dit que "le dimanche est un jour de repos imposé par l'hygiène aussi bien que par la religion," mais ce que je déteste, c'est l'hypocrisie de certaines gens.

Aucun peuple, dit-on, ne respecte autant la loi du dimanche que le peuple anglais, mais il faudrait ajouter qu'on ne voit nulle part autant d'ivrognes le dimanche qu'en Angleterre.

\* \* \* Dernièrement, un certain nombre de personnes se sont réunies afin de demander à l'administration de Brighton de supprimer les trains du dimanche entre Londres et Brighton. Cette plage est l'une des plus fréquentées de l'Angleterre, et nombre de citoyens de Londres s'y rendent le dimanche afin d'y respirer un air plus pur que celui des quais de la Tamise.

On n'a pas vu d'un bon œil cette façon agréable et hygiénique de passer le dimanche, et il a été jugé indispensable de convoquer une réunion des actionnaires de la compagnie, afin d'obtenir d'eux un vote pour ou contre le maintien des trains du dimanche.

Les principes religieux des actionnaires les auraient portés à l'abolition de ce scandale, mais leurs intérêts les engageaient à maintenir un état de choses à l'aide duquel ils touchaient d'excellents dividendes, c'est-à-dire que les principes religieux ont eu le dessous et, à une grande majorité, il a été décidé que le service continuerait le dimanche sur la ligne de Brighton.

Il est à remarquer que les employés eux mêmes ne sont pas mécontents de cette division, qui leur permet d'augmenter un peu leur maigre budget, attendu qu'ils reçoivent une haute paie quand ils travaillent le dimanche.

\* \* \* Un forçat s'est évadé, la semaine dernière, du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Qu'un galérien cherche à s'échapper, rien de plus naturel, puis-qu'il est évident qu'on le garde de force entre quatre murs ; qu'il réussisse à se sauver, je l'admets, surtout s'il est mal gardé, mais ce que je ne puis comprendre, ce sont les soins délicats dont on entoure les gredins que l'on est obligé d'enfermer pour les empêcher de faire du mal à la société.

Les journaux nous ont raconté que le prisonnier en question, n'ayant pas répondu à l'appel du

matin, un gardien se rendit à sa cellule et lui dit de se lever. Ne recevant pas de réponse, il le toucha du doigt, et le même silence accueillant cette légère poussée, il alla prévenir un de ses chefs. Celui-ci alla à son tour à la cellule et constata que le lit ne contenait qu'un mannequin.

Eh bien ! ce qui m'étonne, c'est que le premier gardien n'ait pas tout d'abord secoué et jeté à terre ce qui devait être le prisonnier, et qu'il ait pris tant de précautions pour ne pas être un peu brusque.

Mais il paraît que les forçats ont droit à beaucoup d'égards.

C'est, du reste, un peu partout la même chose, même quand il s'agit d'exécuter un condamné à mort, et la récente exécution, à Paris, de deux affreux gredins, a rappelé les vers d'Eugène Godin :

Tout est prêt : l'aube vient, quatre heures ont sonné,  
C'est le moment d'aller querir le condamné !  
Monsieur le directeur entre dans la cellule :  
L'escarpe dort. On va lui dorer la pilule ;  
Il fait dodo, l'escarpe ! il s'agit d'être humain.  
Monsieur le directeur, son chapeau dans sa main,  
Jette un regard éteint sur tout son entourage,  
Et babillote : " Allons... mon ami... du courage ! "  
On dirait qu'il se parle à lui, tant il est blanc,  
Et tant sa langue adhère à son palais tremblant.  
Misère ! J'entrerais couvert, moi, dans cet antre.  
C'est à grands coups de poing et de pied dans le ventre  
Que je recueillerais le reptile endormi.  
Ah ! je l'arrangerai, moi, votre " pauvre ami "  
Voyez-vous cet enfant ! cet innocent ! cet ange  
A qui l'on dit : " Pardon " parcequ'on le dérange !  
Je lui crierais : " Debout, crapule ! il faut marcher ! "  
Et, par la peau du cou le portant au boucher !  
J'ajouterais dans mon ivresse et dans ma joie :  
— Eh bien ! Pais le malin, à présent, qu'on te voie !

C'est rude, c'est violent, c'est brutal, oui, mais lui, l'assassin, a-t-il pris tant de précautions pour sa victime ? Et pourquoi rendre la mort si douce à celui qui a infligé une si terrible agonie à l'homme qu'il a tué ?

En Amérique et en Angleterre on voit souvent des jeunes filles et des femmes envoyer des fleurs aux condamnés à mort et cet excès de sensibilité n'étonne personne dans ces pays d'excentriques.

Ah ! s'ils vous avaient tenues dans leurs mains, mes demoiselles, ces bandits que vous couvrez de roses !

\* \* \* Comme tous les journaux, littéraires aussi bien que politiques, s'occupent de la grande question de l'abolition de la langue française dans Manitoba, et de la cessation de son enseignement dans Ontario, je crois avoir le droit de rappeler quelques souvenirs historiques à ce sujet.

— Ceci se passait en 1842, en pleine chambre, alors que l'usage de la langue française était interdit, puisqu'il avait été aboli par l'acte d'union.

M. La Fontaine venait de se lever pour la première fois afin de discuter un point de politique quelconque (vous voyez que je ne veux pas en faire) et commençait à s'exprimer en français, quand un autre député, M. Dunn, lui demanda de parler en anglais et s'attira la réplique suivante, admirable d'énergie et de patriotisme :

L'honorable membre qu'on nous a si souvent représenté comme un ami de la population française, a-t-il donc oublié que j'appartiens à cette race si horriblement maltraitée par l'acte d'union ? Si c'était le cas, je le regretterais beaucoup.

Il me demande de prononcer dans une langue autre que ma langue maternelle, le premier discours que j'ai à prononcer dans cette chambre ! Je me défie de mes forces à parler la langue anglaise.

Mais je dois informer l'honorable membre, les autres honorables membres et le public, au sentiment de justice duquel je ne crains pas d'appeler, que quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes Canadiens-français, ne fut-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de cette partie de l'acte d'union qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada.

Je le dis à mes compatriotes, je le dis à moi-même.

Quel courage ! quelle noblesse ! quel défi !  
Ah ! ce fut une belle journée que celle où l'on vit un vaillant, un vaincu cependant, se lever ainsi et jeter à la tête des vainqueurs ces paroles vibrantes comme les notes du clairon qui sonne la charge ! Ces mots là font leur trouée en passant dans les rangs ennemis.

On en eut la preuve quelques années plus tard, en 1849, il y a juste quarante ans, quand lord Elgin inaugura le rétablissement de la langue française dans le parlement canadien.

On avait tant bataillé pendant sept ans que la victoire resta enfin aux Canadiens-Français. Une belle revanche, n'est-ce pas ?

Lord Elgin prononça, ce jour-là, le discours du trône *en français* !

« C'était une chose inouïe dans les fastes parlementaire, dit Turcotte, car autrefois les gouverneurs du Bas-Canada lisaient leurs discours en anglais, et le président du Conseil législatif en répétait la lecture dans la langue française. Cette bienveillance de la part du gouverneur causa une profonde sensation. Les Canadiens français étaient heureux de voir la réhabilitation de leur langue proscrite par les haines anglaises, et c'est à cette occasion que le vénérable M. Viger s'écria : « Que je me sens soulagé d'entendre dans ma langue les paroles du discours du trône ! »

Ces souvenirs sont bons, et c'est pourquoi j'ai tenu à en parler.

\* \* Vous avez sans doute remarqué souvent cette manie qu'ont certains individus de marcher au bras des femmes ou jeunes filles avec lesquelles ils se promènent.

J'ai même vu hier un grand flandrin, portant le costume militaire, dévaler ainsi au bras d'une jeune fille toute petite et mignonne.

Une anglaise écrit à ce sujet : « L'homme cesse peu à peu d'être le brave défenseur de notre sexe. Autrefois, nous le regardions avec confiance et nous nous reposions sur lui. Maintenant, hélas ! tout est changé. Il appuie paresseusement son bras sur le nôtre, et nous sommes forcées de le traîner avec nous. »

Règle générale, mesdemoiselles, un homme qui s'appuie sur votre bras a quelque chose de détraqué dans le cerveau.



## NOTES HISTORIQUES

La population de MONTRÉAL était, en 1720, de 3,000 âmes.

M. de VAUDREUIL est mort le 10 octobre 1725, après avoir gouverné pendant vingt-et-un ans. Son successeur fut le marquis de BEAUHARNOIS.

Le village SAINT-GABRIEL demanda au parlement provincial, durant la session de 1886, un acte pour pouvoir s'annexer à Montréal. Il lui est accordé.

Après la levée du siège de Québec par le chevalier de Lévis, ce dernier se retira à MONTRÉAL, auprès du gouverneur-général, M. de Vaudreuil. Ce gouverneur fit ériger de nouvelles fortifications immédiatement à Montréal, en 1760.

Après la défaite des Français, la flotte de Murray arriva, le 25 août 1760, à quatre lieues au-dessous de Montréal, et portait 3,000 hommes de troupes ; le général Amherst débarqua à Lachine avec 10,000 hommes. Toutes les troupes françaises rentrèrent alors dans la ville et ne se montaient guère qu'à 3,000 hommes, non compris 500 qu'il y avait sur l'île Sainte-Hélène. Le gouverneur-général, voyant l'impossibilité de résister avec d'aussi faibles ressources, tint une assemblée dans la nuit du 6 au 7 septembre, où on lut un mémoire sur l'état de la colonie et un projet de capitulation. Elle fut proposée le 7 au matin, au général Amherst, qui accepta tout excepté les honneurs demandés par les Français, il exigea qu'ils missent bas les armes, livrassent leurs drapeaux et ne servissent pas durant la guerre. Les Français se soumirent.

Par le traité de paix du 10 février 1763, la France céda à l'Angleterre le Canada et ses dépendances. D'un autre côté, l'Angleterre confirme et assure aux habitants du Canada le libre exercice du culte ainsi que les autres articles de la capitulation de Montréal.

## ENTRE POÈTES

M. W. Chapman, notre poète distingué, avait adressé à M. Benjamin Sulte le sonnet suivant :

A BENJAMIN SULTE

Sans crainte, le mineur s'enfonce sous la terre,  
Cherchant, presque à tâtons, le filon précieux,  
Mais l'émotion fait trembler l'audacieux,  
Quand son pic rebondit sur le quartz aurifère.

Il tressaille de joie en face de la pierre  
Ou l'or brille pour lui comme un reflet des cieux ;  
Il caresse aussitôt maint rêve ambitieux,  
Et déjà l'avenir éblouit sa paupière.

Vous êtes ce chercheur hardi, jamais lassé ;  
Vous fouillez constamment dans l'ombre du passé ;  
Autour de vous la nuit se fait souvent bien noire :

Et vous sentez frémir votre cœur satisfait,  
Si vous mettez la main tout à coup sur un fait  
Dont vous pouvez encore enrichir notre Histoire.



Montréal, août 1889.

M. Sulte, toujours spirituel, répondit par celui-ci :

A W. CHAPMAN

C'est amusant d'écrire !  
(MUSSET)

Quand on a du talent avec l'art de bien dire,  
Et que l'esprit s'arrête à creuser un projet,  
Fut-ce le plus banal ou le plus grand sujet,  
C'est amusant d'écrire.

Je t'ai vu travailler à tourner un sonnet.  
Ici le mot " travail " doit te faire sourire,  
Car la rime et le vers subissent ton empire  
Toujours du premier jet.

Ton partage, mon bon, ce n'est pas la richesse,  
Mais à toi la nature et l'ombre du midi,  
En flânant sans paresse !

Tu n'es pas comme un autre — et cela te suffit,  
D'ailleurs, tu laisseras dans l'écho de la presse  
Un nom qui retentit.



Septembre 1889.

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XV<sup>E</sup> SIÈCLE

CHARLES D'ORLÉANS

Ce poète, père de Louis XII et grand oncle de François Ier, naquit en 1391 et mourut en 1465. Charles d'Orléans, que plusieurs des critiques trouvent supérieur à Villon, est l'écrivain le plus parfait du XV<sup>e</sup> siècle sous le rapport des idées et du style.

Abandonnant la rudesse de ses devanciers, il s'attacha surtout à donner à son langage une délicatesse exquise et un enjouement plein de finesse. Homme de génie, il sut trouver dans l'idiôme français des expressions qui ne s'oublient point et qui demeurent toujours vraies.

« Son volume de poésies, dit Villemain, est le plus original du XV<sup>e</sup> siècle ; c'est le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée. »

Cependant, dans les poésies si délicates de Charles d'Orléans, on rencontre bien quelques empreintes de rouille, mais en faire un crime à ce poète charmant serait d'un purisme outré. La langue française était loin d'avoir atteint la perfection ; on y rencontrait des termes barbares, des locutions vicieuses qui, pour disparaître, exigeaient des hommes de génie. Ce furent Villon et Charles d'Orléans qui, au XV<sup>e</sup> siècle, remplirent ce rôle important. Ainsi, malgré quelques défauts bien pardonnables pour cette époque, les œuvres de Charles d'Orléans sont peut-être ce que le moyen-âge a produit de plus charmant, de plus délicat.

PHILIPPE DE COMINES

Philippe, le Tacite du XV<sup>e</sup> siècle, naquit au château de Comines, en Flandre, dans l'année 1445. Son éducation, malgré la haute situation de ses parents, fut beaucoup négligée. A dix-neuf ans, il s'enrôla sous les drapeaux de Charles le Téméraire, et, pendant huit ans, suivit ce prince belliqueux dans toutes ses expéditions. Louis XI, qui avait remarqué les talents extraordinaires de Philippe de Comines, fit tout son possible pour le détacher du parti de Charles, son ennemi mortel ; il y parvint, et, depuis lors, de Comines fut l'ami, le conseiller intime du roi de France.

Élevé à la charge importante de Sénéchal de Poitou, il remplit avec fidélité et justice tous ses devoirs. Louis XI le chargea de plusieurs missions diplomatiques dont il se tira avec le grand honneur. Parvenu aux plus hautes places du royaume, de Comines donna en mariage sa fille, Jeanne, au comte de Penthièvre, René de Bretagne ; par cette alliance, il devint l'ancêtre des familles royales de France, d'Espagne et de Portugal. Ce célèbre écrivain mourut à Argenton, le 17 octobre 1509.

De Comines n'a point la grâce, la délicatesse de Froissart ou de Joinville, mais il possède au suprême degré cette sagacité politique, ce coup d'œil qui voit immédiatement dans tout le principe, la cause première.

« Il a, dit Montagne, autorité et gravité, et sent partout son homme de bon lieu élevé aux grandes affaires. » Ses mémoires, le monument en prose le plus parfait du XV<sup>e</sup> siècle, seront toujours lus avec le plus grand intérêt.

\* \*

ALAIN CHARTIER

Cet écrivain, qui fut poète et historien, naquit en 1386. On connaît peu de détails sur son enfance. Charles VII se l'attacha comme conseiller.

Chartier était un des hommes les plus laids de son siècle, mais aussi un des plus beaux esprits. On se rappelle cette charmante anecdote racontée par Pasquier. Un jour, la reine Marguerite d'Écosse vit Alain Chartier dormant profondément sur une chaise. Elle s'approcha alors du poète et lui donna un baiser, « chose dont s'estant quelques-uns émerveillés, parce que nature avait enchassé en lui un bel esprit dans un corps laid, » la reine répondit qu'elle avait baisé non pas l'homme, mais « la bouche d'où sortaient tant de mots dorés. »

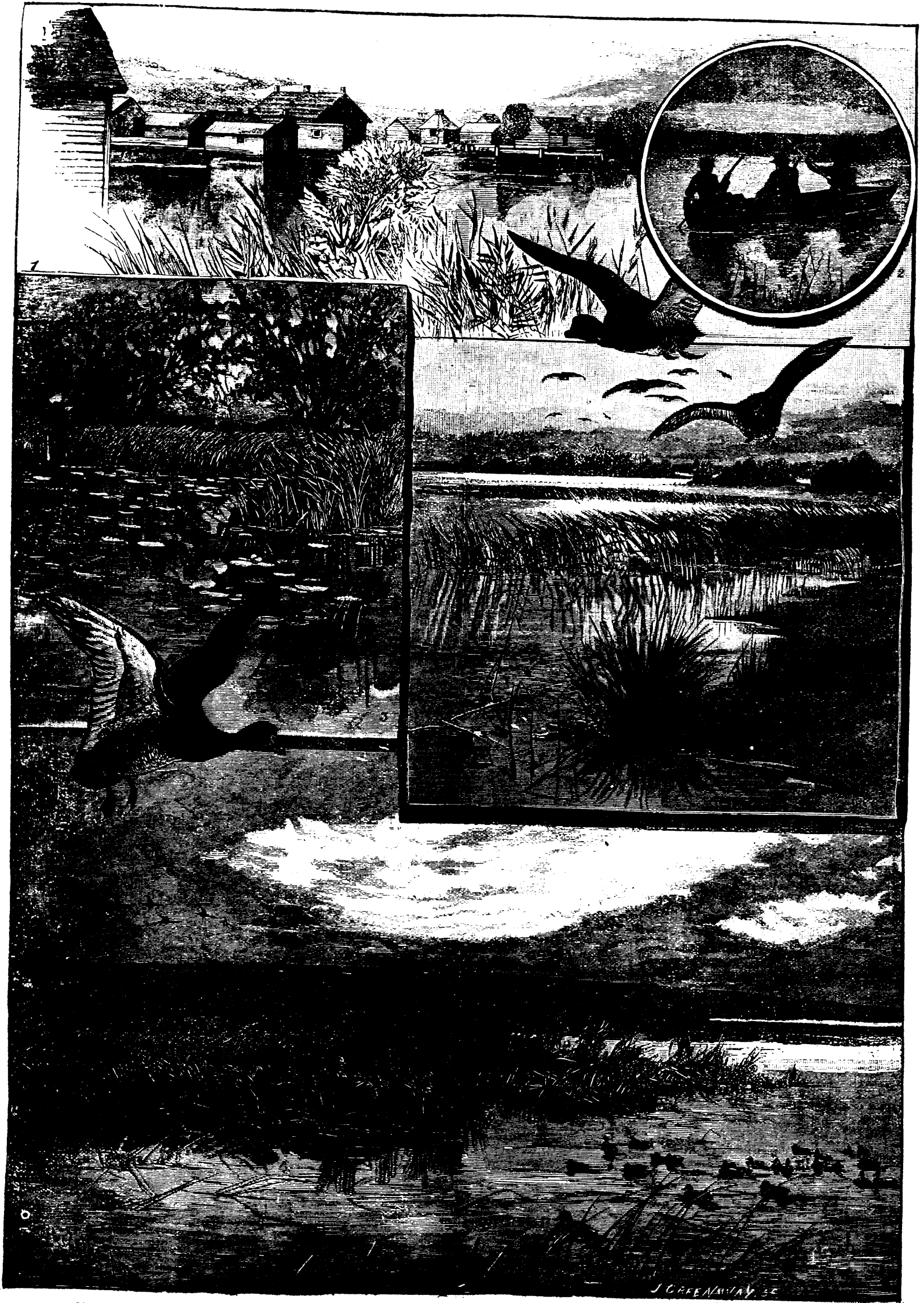
On cite parmi ses principaux ouvrages l'*Histoire de Charles VII* et le *Quadrilogue*, où il se pose en quelque sorte comme juge de son époque. Malgré ses qualités d'historien, Alain Chartier est préférable cependant comme poète. Parmi ses nombreuses poésies, on remarque *Le débat du réveil-matin*, *la Belle-Dame sans pitié*, *le Livre des quatre Dames*, etc. Dans ses vers, Chartier n'évite pas assez la monotonie ; ce qui en rend la lecture fade et fatigante. Alain Chartier est la souche de la célèbre famille de Lotbinière qui illustra le Canada et qui, aujourd'hui, est dignement représentée par les familles Harwood, de Vaudreuil.



## ÉTYMOLOGIE

SUISSE

La Suisse était connue des Romains sous le nom de Helvétie. Après avoir changé de maîtres cinq ou six fois, sous le règne de l'empereur Albert de Habsbourg, les cruautés de Gessler firent soulever les cantons d'Uri, de Schwitz et de Unterwald. Après de nombreuses défaites, ils battirent enfin le duc Léopold I, le propre fils de l'empereur. Les délégués des trois cantons se réunirent dans le bourg de Schwitz et y adoptèrent l'alliance perpétuelle. En souvenir de cette alliance, on donna au pays tout entier le nom du bourg où les Suisses s'étaient déclarés indépendants. Quand à l'origine et à l'étymologie du mot Schwitz, lui-même, personne ne le donne. HECTOR SERVADÉ.



1 Maison du Long-Point Club. — 2. Départ matinal pour la chasse. — 3. Etang aux canards — 4. La levée du canard, — 5. En embuscade  
 CANADA. — LA CHASSE AUX CANARDS A LONG POINT ISLAND, SUR LE LAC ERIÉ

FR  
 S  
 Qu  
 sa fil  
 trop  
 son l  
 El  
 meill  
 niers  
 préve  
 ter t  
 passe  
 —  
 tout  
 Pierr  
 voir l  
 ton c  
 tous  
 pense  
 Ro  
 minui  
 ment.  
 Clotil  
 admin  
 l'on p  
 Jar  
 jeune  
 lui au  
 aussi  
 — J  
 renon  
 reven  
 les bo  
 Qu  
 mestic  
 graver  
 était  
 s'en a  
 s'enfer  
 où il c  
 verte  
 rêve c  
 Suz  
 lui ave  
 nelle, l  
 A  
 mides  
 son fin  
 joie pr  
 se trou  
 de la n  
 — Q  
 manda  
 d'ém o  
 quelque  
 nouvel  
 gard, n  
 — Je  
 dit-elle  
 charma  
 heureu  
 messe, j  
 heur ré  
 Alors  
 pondre,  
 s'était p  
 mainte  
 — Ta  
 dit-elle  
 sir, et c  
 fants de  
 mon che  
 Lui, f  
 ticuler u  
 Ainsi



FEU L'HON. MICHEL-JOSEPH-CHARLES COURSOL

Voilà bien ici le cas, ou jamais, de parler de *glanures* à faire dans le vaste champ du souvenir, de *cueillettes* à opérer parmi les amas de fleurs délicates et choisies dont de plus habiles que nous ont, jadis, orné comme elle le méritait, la tombe de notre héros.

Pour peu que nous soyions logiques et sincères dans les louanges que nous prodiguons à ceux des nôtres, encore vivants, qui font honneur en quelque façon à la nationalité canadienne-française, il convient bien, ce semble, que nous ne laissions pas l'oubli ternir le nom et la mémoire de ceux de ces vaillants qui ne sont plus, qui sont partis chercher la récompense des nobles luttes soutenues pour Dieu, la religion et la patrie. N'oublions pas nos morts, c'est un précepte national presque autant que chrétien !

Parmi ceux de nos morts dont nous devons garder longtemps le plus vivace souvenir, l'hon. M.-J.-C. Coursol tient un haut rang. C'est ce qu'à compris LE MONDE ILLUSTRÉ, dont la rédaction n'a rien tant à cœur que de faire connaître et apprécier nos nationaux les plus marquants, nos plus éminents patriotes ; et, comme une bonne manière de rappeler un personnage, un mort surtout, c'est de reproduire avec fidélité les traits de sa figure, il a jugé à propos d'enrichir du portrait de l'honorable défunt la superbe galerie nationale que lui a permis d'inaugurer, naguère, son nouveau système de photogravure, si ingénieux et si exact. Certain qu'il est de rencontrer les désirs d'un grand nombre de ses lecteurs, il donne cette photographie à l'occasion du premier anniversaire du décès de M. Coursol. Il appartenait bien à ce journal, seul organe littéraire-illustré du Canada français, et publié dans la division même que représentait notre regretté compatriote, de prendre cette initiative : pour notre part, nous l'en félicitons chaleureusement.

\* \*

Nous nous contenterons de reproduire, en peu de mots, la biographie de l'hon. M. Coursol, telle que nous la trouvons faite sur ses notes personnelles, dans le *Guide parlementaire* de 1885, telle aussi qu'elle fut donnée en détails à l'occasion de sa mort ; alors qu'on vit — spectacle bien rare chez nous — les organes officiels de l'un et l'autre parti politique, loyalement unis pour payer à sa mémoire un juste tribut d'hommage, pour offrir à sa famille et ses amis l'expression sincère de leurs plus vives condoléances.

Michèle Joseph-Charles Coursol, fils de Michel Coursol, un officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut, par sa mère, le petit-fils de Joseph Quesnel, le populaire chansonnier canadien. Né à Amherstbourg, province d'Ontario, le 3 octobre 1819, il prit son éducation au collège de Montréal et fut admis au barreau de Québec en 1841. Par un second mariage de sa mère, il devint le beau-fils de M<sup>re</sup> Côme-Séraphin Cher-

rier, C.R., sous la direction de qui il avait fait son droit.

A partir de 1848, lorsqu'il fut nommé coroner-conjoint pour le district de Montréal, jusqu'en 1878, où il se fit élire pour représenter l'importante division de Montréal-Est, au parlement fédéral, M. Coursol remplit diverses charges importantes : citons, entre autres, celles de surintendant et inspecteur de la police de Montréal, 1856 ; de juge des Sessions de la Paix, à Montréal 1870. Il fut prié d'agir comme commissaire en diverses causes, aux dates respectives de 1850 et 1869 ; c'est en 1873 qu'il reçut sa commission de Conseiller Royal (C.R.). Membre distingué de l'association Saint-Jean-Baptiste de Montréal, il se vit élevé par elle aux honneurs de la présidence. Il fonda lui-même le si beau et si populaire régiment des Chasseurs Canadiens, à la tête duquel il marchait vaillamment à la frontière pour repousser l'invasion féniennne, en 1866. Quant vint 1871, il fut élu maire de Montréal et réélu par acclamation en 1872. Cette même année, pendant son temps d'office, il

âme et d'un noble cœur, madame Coursol fut la digne épouse de l'homme dont nous esquissons, à traits inachevés, les hautes qualités. De cette union, trois enfants sont issus : deux filles, madame Sincennes, madame Kane, qui a uni son sort à celui d'un officier de l'armée anglaise, et un garçon, ce brillant militaire que tout Saint-Jean connaît, M. le capitaine Charles Coursol.

En 1887, à sa résidence d'été de Saint-Thomas de Montmagny, madame Coursol rendait à Dieu son âme si chrétienne. L'amer chagrin dont cette douloureuse séparation avait jeté le germe dans le cœur de son époux ne contribua pas peu à abrégier ses jours ; il expira à son tour, l'an dernier, dans cette même résidence de Saint-Thomas, à un an juste d'intervalle.

La mort de M. Coursol, comme toute sa vie, du reste, fut celle d'un vrai croyant. Il vit s'approcher sa dernière heure avec cette aimable tranquillité d'âme du fidèle serviteur qui n'a pas à porter au tribunal de Dieu un seul reproche de sa conscience. Puisse-t-il y avoir trouvé miséricorde !

\* \*

Parmi les nombreuses qualités qui enrichissaient son grand cœur, M. Coursol en possédait quelques-unes qui brillèrent toujours d'un éclat plus vif et l'honorèrent plus ouvertement.

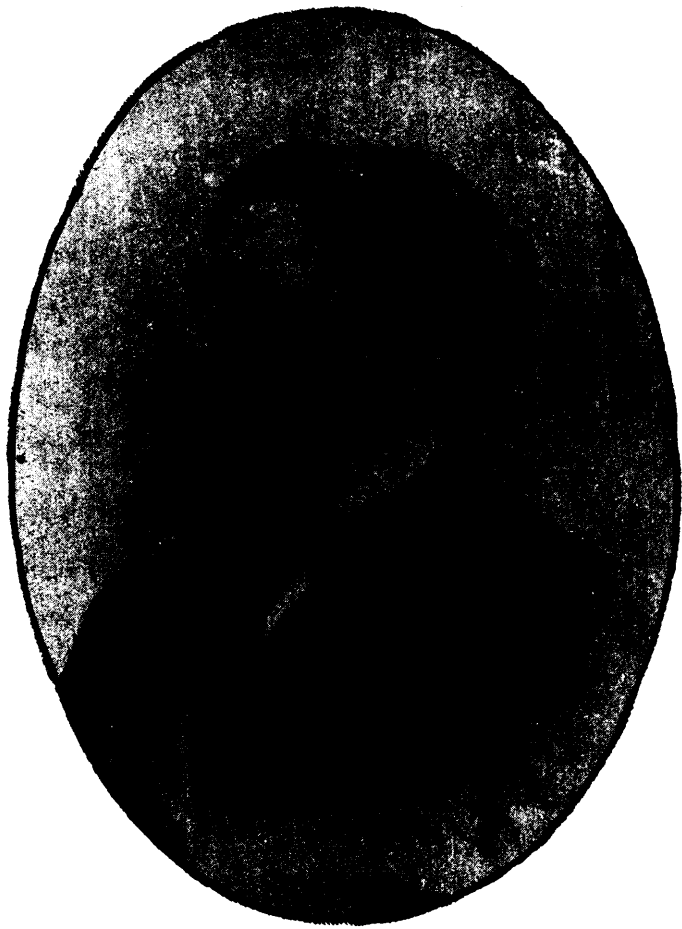
Il est inutile de parler de sa bravoure, elle était devenue proverbiale. L'on raconte encore, avec plaisir, ses actes de courage, lorsqu'en un jour mémorable de 1849, sous le gouvernement de sir H. Lafontaine, on le vit, au beau milieu d'une échafourrée, fendre, à cheval, la foule ameutée, saisir, un dans chaque main, deux des principaux meneurs et s'imposer au respect de cette populace en fureur en traînant lui-même, hors de la bagarre, ces deux fieffés canailles.

C'est encore lui qui disait à ses amis, lorsqu'il ramena dans leurs foyers ses braves Chasseurs Canadiens, après la courte campagne de 1866 : " Mes Chasseurs et moi nous ne sommes pas contents de notre expédition : nous pensions avoir affaire, un contre dix, à d'enragés fanatiques auxquels nous réservions une raclée d'importance, et nous n'avons rencontré qu'une poignée de lâches indisciplinés qui se sont sauvés comme des moutons à notre aspect."

Comme c'est ordinairement le cas, l'hon. M. Coursol avait le défaut de cette qualité, il était extrêmement prompt ; il n'était pas homme, comme on dit, à laisser longtemps marcher sur ses pieds. Les députés

se rappellent encore une provocation à la fois digne et résolue qu'il fit à un de ses collègues des Communes, en pleine séance, parce que ce député, un Anglais, s'était permis d'objecter un " ce n'est pas le cas," à l'une de ses remarques. " A la porte même de cette enceinte, dit M. Coursol, l'honorable député ne me répéterait pas ces mots-là : je l'y attends." Là-dessus, il sortit, l'autre ne bougea pas et l'incident fut clos. Autant il était prompt à s'emporter autant il était vif à revenir à de meilleurs sentiments.

Patriote à premier titre, il ne souffrait rien contre sa nationalité. On n'a pas oublié dans certains cercles, à Montréal, l'altercation qu'il eut avec un citoyen d'autre origine sur ce brûlant sujet-là : c'était après l'affaire Riel. On craignit même pour une rencontre sur le champ : heureusement, les choses n'en vinrent pas à ce point.



FEU L'HONORABLE MICHEL-JOSEPH-CHARLES COURSOL.  
Photographie Notman.—Gravure par Armstrong

fut créé chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne, distinction d'autant plus flatteuse qu'elle est plus rarement accordée à nos compatriotes.

Après avoir, en 1873, décliné l'honneur d'une nouvelle réélection à la mairie, il résigna ses fonctions de juge en 1878, pour se porter candidat dans Montréal-Est, sur les sollicitations pressantes de la masse des électeurs de ce collège électoral, le plus grand de la Confédération. Et de fait, il obtint le mandat par l'écrasante majorité de 2,000 voix. De nouveau en 1882 et 1887, ses constituants l'acclamèrent leur représentant à l'unanimité. En Chambre comme partout ailleurs, sa conduite révèle toujours le même caractère loyal, le même esprit indépendant et droit.

On sait que l'hon. M. Coursol avait épousé une fille de sir Étienne-Pascal Taché, l'un des pères de la confédération du Canada. Douée d'une belle

Généreux, il le fut à un degré éminent : sans compter plusieurs particuliers, diverses institutions de Montréal, avant que la mauvaise fortune n'eût jeté le désarroi dans ses affaires, apprirent à bénir son nom et ses largesses.

La probité et l'honnêteté n'étaient pas les moindres de ses vertus. J'ai ouï dire qu'une fois, ayant reçu à son bureau la visite d'une jeune veuve—il avait alors quarante ans—de bonne famille, c'était même sa parente, mais pauvre, et, voyant qu'elle devrait le rencontrer encore pour ses affaires, il lui paya lui-même une voiture et lui donna rendez-vous à sa résidence privée : "Vous viendrez chez moi, lui dit ce respectable avocat ; vous ne savez pas tout ce qu'on peut dire en vous voyant, vous, jeune et jolie, monter à plusieurs reprises jusqu'à mon bureau."

Bel exemple de probité !

Généralement sérieux, l'honorable M. Coursol avait ses heures de franche expansion : il aimait à rire parfois. Les mots d'esprit, les petits tours montés, c'était son fort. Voici ce que me narrait, à ce sujet, un de nos députés qui fut de ses meilleurs amis, je pourrais dire le plus intime, presque, de ses derniers jours. Il y eut une fois, sur une importante question de subsides, scission absolue entre les deux groupes, français et anglais, des députés fédéraux : les Canadiens-Français de la province de Québec, conservateurs et libéraux, étaient rentrés sous la tente, n'assistant plus aux séances de la Chambre et siégeant à part, dans une salle de comité. Naturellement, la situation était des plus tendue et ces différents messieurs ne se voyaient pas d'un très bon œil. Un jour que ce petit schisme durait encore, l'honorable député de Montréal-Est fait, tout à coup, irruption dans la salle où délibéraient les récalcitrants, dans la plus profonde préoccupation : "Mes amis, clame-t-il d'un ton sérieux, que ces gens-là nous en veulent ; je viens d'en rencontrer trois, et sapsisti si vous les aviez entendus !... Hein, que disaient-ils, s'écrie, à son tour un des délibérants ?... Ah ! juste ciel !... Mais qu'est-ce donc qu'ils disaient, allons ?... Oh Dieu de Dieu !... Encore que disaient-ils donc ? et l'interrogateur s'emporte ; voyons, juge, —il aimait toujours qu'on lui rappelât son ancien titre—allez-vous parler, enfin ? Eh bien... ils ne disaient rien du tout !... On juge du dépit dont l'autre se trouva pris et de ses récriminations. Mais le but était atteint, et les rieurs ne furent pas de son côté. L'honorable député a ri bien longtemps de cette aventure avec ses amis.

\* \*

Mon intention n'était pas d'écrire autant de lignes que je constate l'avoir fait sur le compte de l'honorable M. Coursol, mais le thème était si fécond que l'article aura pris, presque à mon insu, un développement imprévu. Je m'arrête ici, bien convaincu que, quelque chose que j'écrive encore ; je ne saurais avoir tout exprimé ce qu'il y avait de bon à dire de lui.

Puissais-je, du moins, c'est là mon humble désir, avoir fait revivre derechef cette grande et belle figure, tout modeste que soit le cadre où je l'ai exhibée ; puissais-je, de mon pâle crayon, avoir illustré quelque peu cette noble vie dont le souvenir n'excitera pas moins l'admiration de ses contemporains qu'il ne servira à édifier les générations de l'avenir !

*Émile Saint-Ehry*

#### LE PALAIS DE JUSTICE DE SAINT-HYACINTHE

Nous devons, à l'obligeance d'un de nos confrères de Saint-Hyacinthe, la vue du Palais de Justice de cette importante localité que nous publions aujourd'hui en première page.

Dans un prochain numéro, nous donnerons d'autres vues de cette ville, telles que le Couvent de la Présentation et la façade de la chapelle du Séminaire.

#### UNE VANGANCE

Il faisait nuit ! La lune ne brillait pas au firmament, les étoiles ne scintillaient pas au ciel. Accoudé à un rocher, le long de la route, un homme attendait. Il était enveloppé dans un long manteau, et un masque couvrait sa figure.

Si une main indiscrète eut enlevé ce masque, on aurait vu que cet homme pouvait avoir trente-cinq ans ; ses traits, durs et prononcés, annonçaient la perfidie et la haine ; dans ses yeux de feu, on lisait la colère et la vengeance.

—Onze heures, bientôt, dit-il, et il n'est pas encore arrivé. Pourtant c'est bien ici le rendez-vous. Manquerait-il à sa promesse, par hasard ? Non, car c'est un fier gaillard, et d'ailleurs il n'a pas reçu l'argent. Drôle de corps que ce Pierre, m'a-t-on dit. Il ne reculerait pas devant un meurtre pour un peu d'argent. Pourtant, il a été honnête, autrefois ; oui, mais un bon jour il s'est laissé prendre, et un séjour de cinq années aux galères ne relève pas le moral d'un homme. Depuis ce temps il en veut à la société, et pour se venger il se contente de la voler. Ah ! voilà mon homme.

Un bruissement de feuilles annonçait en effet un nouveau venu.

Le ciel s'était couvert de nuages, le tonnerre éclatait avec force, les éclairs brillaient, mais à leur disparition l'obscurité n'en devenait que plus compacte.

—C'est toi, Pierre ?

—Oui, Conrad.

—Bonne nuit, on ne pouvait mieux choisir, allons !

C'était sinistre de voir ces deux hommes masqués marchant en silence dans l'obscurité. On aurait dit deux démons égarés.

—Conrad, où allons-nous ?

—Tu le sauras plus tard, attends.

—Tu trembles, Conrad, aurais-tu froid ?

—J'ai le frisson de la vengeance, le temps approche, je palpite de joie.

—Tu la détestes donc bien cette femme, car c'est d'une femme qu'il s'agit ?

—Une femme, oui, si je la déteste, enfer ! La haine m'étouffe, la colère m'aveugle, je voudrais l'avoir là, devant moi, la déchirer de mes ongles, et de ses chairs sanglantes, palpitantes, je ferais un odieux repas. Oh ! la haine ! la haine !

—Je ne comprends pas, Conrad, la haine t'égaré et te rend lâche. Tuer un homme, soit, il se défend lui, mais une femme !...

—Pierre, il faut donc que je te parle... Ah ! tu ne me connais pas, toi, tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert depuis dix ans. Tiens, tu as entendu parler de l'enfer où l'on brûle, des démons qui vous déchirent, de la soif qui vous dévore ; tu as été témoin des souffrances du supplicé sous le fouet du bourreau... et bien, ces tourments de l'enfer, les caresses du fouet, l'horreur de la guillotine ne sont rien à comparer aux souffrances horribles que j'ai endurées... Je l'aimais, moi, cette femme... je l'avais connue tout enfant, elle devait être à moi. Je détestais le monde, je méprisais les hommes, je n'aimais qu'elle. La cruelle ! Elle me leurra de fausses espérances, me dit qu'elle m'aimait, moi seul, et un jour, oh ! un jour, — non c'était la nuit—Pierre, écoute, je tremble en y pensant. J'arrive chez moi, minuit sonnait à la cathédrale, je trouve une lettre, c'était d'elle. Eva ne m'aimait plus, ne voulait plus de mon amour. Le malheureux qui a la poitrine labourée par trente balles, le condamné que frappe le couteau du bourreau, reçoivent-ils un coup plus violent que celui-là ! La terre s'effondrait sous mes pieds, le sang se figeait dans mes veines, les larmes ne pouvant se faire jour me noyaient le cerveau. Je crus que j'allais mourir, pourtant on ne doit pas tant souffrir pour mourir. Un revolver était là, devant moi, je le saisis... encore un mouvement et tout était fini... Oh ! pourquoi ce mouvement n'a-t-il pas été fait !

—Tu l'aimais donc bien, cette femme ?

—Si je l'aimais ! ignores-tu ce que c'est que l'amour ? Aimer, c'est souffrir et mourir tous les jours ; aimer, c'est pleurer le matin et désespérer le soir ; aimer, c'est le ciel, c'est l'enfer. Tu n'as pas vu mon cœur palpiter quand je pressais sa

main, quand de mes lèvres j'effleurais ses cheveux. Tu n'as pas éprouvé mes angoisses quand je la suivais le soir, dans l'ombre, épiant ses mouvements, cherchant à surprendre sur ses lèvres un pâle sourire. Cette lettre me porta un coup mortel, mais j'étais trop fier pour implorer. J'ai dit : je l'oublierai ; et suis parti. Pendant dix ans, j'ai parcouru le monde, j'ai visité l'Inde et l'Asie, j'ai lutté contre les panthères, capturé les éléphants terrassés les lions, mais je n'ai pu trouver l'oubli. Mon amour pour Eva ne faisait que s'accroître, mais ce n'était pas assez de l'aimer, il me fallait la haïr. J'ai appris qu'elle était mariée, elle doit être heureuse... Heureuse, elle, lorsque moi... oh ! non, non !

—Conrad, que vas-tu faire !

—Pendant dix ans, j'ai cherché le moyen de me venger, et ce moyen je l'ai trouvé. Un jour, dans le désert, je tuai un lionceau. La lionne accourut, poussant des cris déchirants. Elle se roula sur le corps de sa progéniture, ses yeux rouges comme du feu nageaient dans une mer limpide, et de ses griffes puissantes elle se labourait la peau. J'avais tué le lionceau et c'était la mère qui souffrait. Eva a une fille. Comprends-tu ?

—Oui, tu veux tuer l'enfant d'Eva ?

—Non, je veux un raffinement à ma vengeance. L'enfant mort, la mère se consolera un jour, mais sa petite fille égarée, souffrant du froid, de la faim, des mauvais traitements, et plus tard se livrant au vice... comprends-tu les angoisses de la mère quand elle songera à tout cela ? Nous enlevons l'enfant. Allons, tu t'achareras de la mère, car moi je la tuerais.

\* \*

Minuit vient de sonner. Dans la pauvre chaumière, une mère veille encore avec son enfant, petite fille de six ans, chétive, maigre à faire pitié. La mère est bien pâle aussi, ses yeux sont rentrés dans leurs orbites, ses cheveux tombent à plat sur son front. Elle n'a pas été heureuse, cette femme. Elle s'était mariée bien jeune ; son mari avait été riche, — elle avait cherché la richesse — mais un jour, on frappe à la porte : "Au nom de la loi, ouvrez". Le mari fut emmené, conduit aux assises et condamné à cinq années de détention. C'était un faussaire.

La pauvre femme était restée seule avec une petite fille, son unique enfant. L'argent disparut peu à peu, puis s'épuisa complètement. Il fallait travailler et l'ouvrage était rare pour une femme dans cette campagne. Le mari revint ; son terme était expiré. Lui aussi voulut travailler, mais il ne trouva pas d'ouvrage. Qui aurait voulu employer Conrad, le forçat ?... Que faisait-il, il revenait toujours très tard dans la nuit, avec un peu d'argent quelque fois, mais la mère n'osait y toucher... elle craignait que cet argent ne fut pas gagné honnêtement. Est-ce qu'on travaille la nuit ? La misère, la misère noire était venue dans la chaumière ; la mère sentait qu'elle allait mourir. Elle avait peur, ce soir-là, la tempête était si forte, la chaumière craquait sur ses bases.

—Maman, j'ai peur, dit l'enfant en pleurant. Papa ne revient pas ?

—Non, ma chérie, mais attends, il sera de retour bientôt.

On entendit des bruits de pas au dehors. On chuchotait tout bas.

—Avance, disait une voix brusque.

—Non, je n'irai pas.

—Avance ou je te tue.

Les voix cessèrent, mais le bruit des pas devint plus distinct.

Tout à coup, deux hommes masqués pénétrèrent par la fenêtre. L'un, le plus grand, saisit l'enfant, l'autre s'élança un revolver à la main...

—Arrête, c'est ma fille.

—Sa fille ! ta fille... Eva ta femme...

Conrad interdit, enleva lui aussi son masque.

—Eva, dit-il, me reconnais-tu ? Oh ! la mère mourante, le père un forçat, la fille portera bien son nom... Dieu s'est chargé de ma vengeance, je suis assez vengé.

*Mathias Filiano*

FEU MESSIRE BENJAMIN-VICTOR ROUSSELOT

Né à Cholet, diocèse d'Angers, France, le 17 janvier 1823, d'une famille non moins honorable par son caractère qu'influente par sa fortune, le jeune Benjamin Victor fut élevé dans les sentiments les plus chrétiens. A l'époque de son adolescence, il vint se placer à la philosophie de Nantes, sous la direction de M. de Courson, prêtre d'une rare distinction, d'un jugement exquis, d'une grande piété. Le disciple était fait pour comprendre le maître, et le maître digne à tous égards de la confiance de son élève ; aussi notre étudiant en philosophie ne tarda-t-il pas à bénéficier de leçons aussi sages que paternelles. D'une humilité étonnante, il se croyait incapable de quoi que ce fut, et surtout indigné du sacerdoce, objet de ses desirs. Devant la parole de son supérieur, qui l'avait immédiatement apprécié, il s'abandonna sans hésiter à la décision de ce père vénéré et revêtit l'habit des clercs. Après un court séjour au grand séminaire de la même ville, M. Rousselot partait pour le séminaire de Paris afin d'y achever ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre en 1846, il songea à entrer dans la compagnie de Saint-Sulpice ; son état de santé ne lui permettant pas alors, sur le conseil de son directeur de conscience, M. le Hir, le savant orientaliste, il se livra au ministère paroissial à Cholet, sa ville natale, où il se fit vite remarquer par son dévouement et son zèle. En 1853 sa santé s'étant améliorée, il fut admis au noviciat de Saint-Sulpice, et sur sa demande partit pour le Canada l'année suivante. C'est là qu'il devait passer trente-cinq années de sa vie sacerdotale et enfin mourir. Il faudrait un livre, et non un article de journal pour raconter les œuvres de M. Rousselot dans la ville de Marie.

Confesseur des Sœurs-Grises, et de tout le personnel de l'Hôpital-Général de 1854 jusqu'à 1866, il sut s'attirer la confiance et la sympathie de tous. Ses manières distinguées, son abord facile, sa piété angélique, sa discrétion à toute épreuve ne pouvaient manquer d'obtenir un pareil résultat. Les supérieurs de M. Rousselot, témoins de ses éminentes qualités, l'appelèrent en 1866 à la charge si importante de curé de Notre-Dame : c'est là surtout qu'il devait tirer parti des dons précieux qu'il avait reçus du ciel. Il ne nous appartient point de dire ce qu'il fut dans sa communauté, où il remplit jusqu'à la fin les fonctions les plus élevées ; qu'il nous suffise de rappeler que Montréal lui doit la restauration et l'embellissement de l'église Notre-Dame. Qui ne sait aussi que l'introduction des salles d'asile, œuvre si utile entre toutes, dans une ville comme la nôtre, fut le résultat de son dévouement.

Comme toute œuvre nouvelle, celle-ci rencontra d'abord peu d'enthousiasme et provoqua même de l'opposition : n'importe, le vaillant prêtre, convaincu de sa nécessité l'entreprit à ses risques et périls. Sa fortune personnelle devait en souffrir ; il s'en consola en songeant au bien qui devait en résulter. Son abnégation et sa charité furent couronnées d'un tel succès que l'on vit bientôt les préventions et les critiques se changer en louanges et en admiration.

Après le soin des plus petits, il s'occupa de celui des infirmes et fonda cet asile des aveugles dont chacun a pu constater l'apropos et le merveilleux fonctionnement ; à encore il eût besoin de recourir à toute son énergie et à ses propres ressources. Dieu bénit cette œuvre comme il avait béni l'œuvre des salles d'asile.

Les malades ne trouvèrent pas M. Rousselot plus insensible que les infirmes et les petits enfants : depuis le développement si considérable du commerce montréalais, notre port envahi par les navires nous amenant les produits de l'étranger et y conduisant les nôtres, était devenu le théâtre d'une foule d'accidents. L'éloignement de l'Hôtel-Dieu était un obstacle au prompt soulagement de ces malheureuses victimes : M. Rousselot songea à établir un hôpital voisin du fleuve où l'on s'occuperait spécialement de ces sortes de cas, et grâce à son secours toujours généreux, ainsi qu'à celui d'un grand nombre de citoyens qui partageaient ses idées, l'hôpital Notre-Dame était fondé. Si nous avons aujourd'hui au lac des Deux-Montagnes les Trapistes, ces agriculteurs modèles, personne n'ignore qu'il ne fut pas étranger à leur établissement au milieu de nous. On aurait encore moins de raison d'ignorer le rôle considérable qu'il joua dans la création de Montfort, à Wentworth, cet établissement destiné à recevoir le trop plein de nos asiles urbains et à préparer au pays des défricheurs habiles et des colons aguerries. Enfin, il est mort sans avoir pu assister à l'achèvement de la restauration et de l'agrandissement de l'église Saint-Jacques, où il fut appelé il y a sept ans, restauration pour laquelle il a tant travaillé et que les paroissiens tiendront à honneur de terminer.

Ce serait le lieu de parler de son ardeur à faire progresser l'enseignement dans les diverses écoles de la ville, de la part qu'il prit à la construction de l'école du Plateau, et à l'organisation de l'école Polytechnique.

Croire qu'au milieu de toutes ces entreprises extérieures, M. Rousselot négligea le soin spirituel des paroissiens confiés à sa sollicitude serait une grossière erreur ; jamais prêtre peut-être ne fut plus zélé pour le bien des âmes ; jamais âme peut-être ne fut plus apostolique. Apprenait-il que sa paroisse était le théâtre de certains désordres, il les stigmatisait du haut de la chaire et ne négligeait rien de ce qui était humainement possible pour les réprimer. Fallait-il recourir à la municipalité, à la législation ou aux magistrats, il n'hésitait jamais et ne se reposait qu'après avoir gagné sa cause. Qui pourrait avoir oublié en particulier ses démarches et ses croisades contre l'intempérance ? Zélé pour réprimer les abus, il ne l'était pas moins pour faire fleurir les œuvres de dévotion et de piété : le temps que cet homme si occupé passait au confessionnal était prodigieux, ses pénitents innombrables.

Des travaux aussi variés et aussi accablants lui firent contracter avant l'âge des douleurs infirmités ; il y a trois ans, il dut quitter le pays pour aller demander au Midi de la France et aux spécialistes de la capitale un adoucissement à son état et de nouvelles forces pour reprendre ses occupations si aimées. Il nous revint l'an dernier un peu mieux,

mais non guéri ; en dépit de ses souffrances continuelles, il se remit au travail et ne s'arrêta que devant les menaces de la mort qui ne devait pas tarder à venir en effet.

Il n'est donc plus, ce digne et saint prêtre, aussi estimé qu'il était connu : nul doute que Dieu l'ait admis à partager sa gloire après une vie qui lui fut toute entière consacrée ; qu'il emporte dans la tombe le regret et la reconnaissance éternelle de ses nombreux amis !

PAUVRE COLOMBE !

Pauvre colombe, je l'aimais bien !

Un soir d'automne, au détour du chemin, alors que j'avais depuis de longues heures battu le sentier, cherchant partout un parfum capable de refaire mon cœur, de relever mon front, elle vint, la mignonne, se heurter à mon âme, mettre sa caresse sur ma lèvre.

De surprises et d'extases affolée, je la saisis ; et longtemps, bien longtemps, je la pressai et la couvris de tendresses.

Demi craintive d'abord, elle ne se laissa retenir qu'avec peine, sollicitude ; puis lentement elle se remit, se blottit sur ma poitrine, y demeura, calme, joyeuse même, sous mon étreinte.

Pieux trésor cherché de tous côtés, appelé, attendu ; durant des jours trop courts, elle fut, cette chérie, la joie, le sourire, la vie de ma vie !

C'est qu'elle venait vers moi souvent et sans frayeur ! son roucoulement m'était devenu familier, indispensable. A tout instant je l'entendais. C'était pour moi quelques notes pleines de réticences, une musique, un chant qui donnait du cœur à mon cœur.

Créature bénie, elle dorait mon existence, en avait la plus large part, et rien au monde ne m'aurait enlevé ma colombe !

Je l'aimais bien !

\* \*

Un jour pourtant, un jour de mai—vous savez le sort de toute chose ici-bas — je la surpris oubliant de me béqueter, ouvrant avec frénésie son aile, battant d'impatience les barreaux de sa cage, farouche sous la caresse de ma main.

—Mignonne, lui dis-je, d'où vient ? . . .

D'où vient ? lui répétai-je avec des flots de paroles affectueuses, flattant sa tête aimée, sa gorge blanche, mendiant ce béquètement auquel elle m'avait faite.

Rien ne fit ; la pauvrette s'ennuyait, et, plus tard, un peu plus tard, je la sentis restée froide sous mon baiser . . .

\* \*

La vilaine !

Je n'y pus tenir. J'ouvris la cage et, sans dire un mot, je détournai la tête—ainsi après la belle saison on fuit la brise qui n'a plus pour nous qu'une haleine qui glace, le soleil qui se refuse à nous réchauffer malgré nos tristesses, nos regrets, nos supplications, nos prières.

\* \*

Adieu et va, chère Mignonne !

Va demander à une main plus douce des attentions plus tendres, à un cœur plus chaud des tendresses plus grandes.

Pauvre colombe, je t'aimais bien ! . . .

HENRIETTE.

Montréal 1889.

LA MODE PRATIQUE

MODE FUTURE

Je suis sûre que je vous intéresserai, mes chères lectrices, en vous disant un mot de ce qui se portera en automne. J'ai vu pour vous les échantillons des pièces d'étoffe qui sont encore en fabrique. Vous ne vous plaindrez pas de n'avoir point la primeur.

Les petits costumes tailleur vont avoir une très grande vogue, et les tissus employés seront, quant au genre, absolument masculins—seulement en laines très souples, très fines, très douces, dites : *indiennes*, et dignes de notre délicatesse. On referra les *sanyliers*, mais beaucoup plus beaux que

ceux édités sous le même nom il y a quatre ou cinq ans. On verra peu de changement apparent dans les couleurs en vogue ; cependant, il y en aura pour une modification des nuances dans un sens moins criard, moins excentrique qu'au printemps dernier.

Vous verrez pas mal d'écossois. En très beau, en très habillé, il se fera des velours classés sur fond de laine, ou fond de siciliennes de soie, pour employer en quilles larges, avec des lainages unis.

Les dessins fantaisie seront très hauts et porteront fièrement le nom de : dessins Tour Eiffel.

Les manteaux nouveaux seront demi-longs. Pour le voyage, ils se feront toujours en dessins originaux et fantaisie.—L'astrakan aura une grande vogue. Des cols écrasés genre Médicis réussissent très bien avec cette fourrure.—La passementerie sera très employée et fera une sérieuse concurrence à la broderie.

Les formes de robes seront très droites, avec tendance faiblement indiquée aux corsages plus plats, garnis simplement soit avec des bandes du tissu même de la robe, soit avec des appliques de passementeries ou des *piques* de dentelle noire. Les jupes seront toutes à grands panneaux, ou bien si le tissu n'a pas de dispositions *ad hoc*, on composera soi-même le panneau ou la bordure avec les passementeries et dentelles citées plus haut.

Les chapeaux seront gracieux. Très grands et ronds, mais seyants ; ou petits et fort coquets. La couronne en jais pour parer sur le fond est la dernière nouveauté.

Par ces notes sommaires, j'espère vous prouver, mes dames, que vous serez avant tout le monde renseignées sur la mode par votre bien dévouée.

COUSINE JEANNE.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu le 7 septembre dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	382 . . . .	\$50.00
2e prix	No.	32,702 . . . .	25.00
3e prix	No.	8,823 . . . .	15.00
4e prix	No.	25,725 . . . .	10.00
5e prix	No.	5,565 . . . .	5.00
6e prix	No.	32,560 . . . .	4.00
7e prix	No.	32,586 . . . .	3.00
8e prix	No.	25,134 . . . .	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

19	6,576	12,157	18,731	23,932	32,533
714	6,871	12,186	18,805	24,612	33,369
740	7,214	12,938	18,813	25,563	33,423
829	8,164	14,084	19,071	26,471	34,470
1,892	9,057	15,621	19,484	27,409	35,975
2,145	9,471	16,032	19,584	27,780	37,008
2,667	10,141	16,396	19,814	28,955	37,828
2,863	10,415	16,554	20,125	29,069	38,149
3,304	10,562	16,604	20,605	29,911	38,408
3,894	10,584	17,230	20,696	30,529	38,604
4,403	10,829	17,350	21,920	31,722	38,678
4,536	10,854	17,816	22,367	32,116	39,106
4,708	10,885	17,818	22,484	32,374	39,242
5,872	11,712	18,692	22,776	32,500	39,332
6,378	12,115				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

Préserver la racine des arbres d'un jardin des atteintes des insectes.—Pour préserver la racine des arbres d'un jardin et autres des atteintes des insectes, vers ou fourmis, etc., arrosez la terre avec l'urine des animaux. C'est un poison pour les chenilles, etc., puis un engrais pour la terre.



VARIETÉS

—Comment ? petit méchant, tu as mordu ta petite sœur ?  
—Ce n'est pas ma faute, maman ; je ne pouvais pas voir où j'avais la bouche.

Extrait de l'album d'un psychologue :  
Quand vous hésitez entre deux femmes, ne vous décidez jamais. Vous regretterez toujours l'autre !

—Pourquoi, dit le mari, mettez-vous sur votre tête les cheveux d'une autre femme ?  
—Pourquoi, répond sa douce moitié, portes-tu sur la main la peau d'un autre daim ?

—Monsieur Bébé à sa mère :  
—Dites donc, maman, suis-je réellement aussi méchant que vous voulez bien le dire ?  
—Oui, Emile, tu es un vilain enfant.  
—Alors, maman, il faut remercier le bon Dieu que je ne sois pas "jumeau."

Les enfants terribles :  
Mme Cobwigger. — Mon mari, je suis peiné de le dire, a bien peu de goût.  
Cora. — C'est tant mieux pour vous, madame, car j'ai entendu dire à maman que vous faisiez très mal la cuisine.

—Tiens, tiens, mon polisson, disait la mère à son incorrigible, je te donnerai la volée sur les fesses, tant que je ne t'aurai pas mis de la sagesse dans ta tête.

—Maman, si vous commencez toujours par l'autre bout, jamais elle ne pourra se rendre.

—Tu devrais avoir honte ma fille, de perdre tant de temps à te friser. Si le bon Dieu t'avait voulue ainsi, il t'aurait frisée lui-même.

—C'est ce qu'il a fait, papa, tant que j'ai été petite ; mais il me trouve assez grande maintenant pour que je fasse la besogne toute seule.

Vieille fille (au piano). — " Je voudrais être petit oiseau... "

L'enfant terrible. — Je connais un oiseau que tu ne pourrais pas être.

La vieille fille. — Qu'est-ce que tu as encore à dire, petit méchant ? Quel oiseau ?

L'enfant terrible. — Une volaille ; monsieur Alfred disait hier que tu n'es plus une poulette.

Il pleut, il grêle, il fait un temps affreux ; un flot de gens mouillés entrent pour s'abriter dans une église où justement le curé est en chaire. Celui-ci garde son sang-froid un instant : mais poussé à bout par une nouvelle invasion de gens mouillés, il dit :  
— Je n'ai jamais aimé ceux qui se font de la religion un manteau ; mais je ne leur préfère pas de beaucoup ceux qui s'en font un parapluie !

Chez un bijoutier :  
— Monsieur, je graverai ce que vous voudrez sur cette bague, sans vous faire rien payer de plus.  
— Bien. Inscrivez dessus : " De Georges à Alice "

— Cette dame est votre sœur, peut-être ?  
— Non. C'est un anneau de fiançailles.

— Ah ! mon jeune ami, j'ai une grande expérience dans cette matière ; je vous engage à ne pas mettre autre chose que " de Georges ". De la sorte, il servira pour n'importe qui.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 15 août :  
Le château du diable, par Jean Barancy. — Causerie sur l'Exposition, par H. Gautier. — Mœurs et coutumes de la Podolie, par Casse E. Marcoff. — Blondine, par Louis de Caters. — Au pays de Millet, par E. Muller. — Le Dieu Pepetius, par P. Jacob. — La science en famille, par L. Balthazard. — Chronique, causerie de quinzaine. — Correspondance et concours, par E. Muller.  
Illustrations par W. Moty et B. Gardner, J. Munier, L. Muller, A. Parys, Troyon, A. Demarest, L. Clément.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE  
No 522. — ENIGME  
On me cherche, on me mange,  
Etant d'un bon dépit ;  
Mais parfois je me venge  
Par quelque mal subit,  
Carabi.

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

10489



Un grand point de gagné

La plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment. C'est ce qu'on prétend du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Leon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, brof, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,  
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL



SCIENTIFIC AMERICAN  
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS  
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors.  
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Plus d'un qu'on glorifie,  
Devant mon rang très haut.  
Salut et me confie  
Quelque élégant dépôt,  
Carabo.

J'habite en mer, sur terre,  
De changeant acabit,  
Sans avoir, plante austère,  
Fruit, fleur, feuille à l'habit  
Carabi.

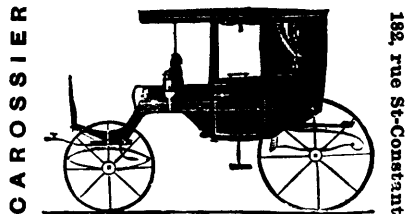
Enfin, je suis un gnomo  
Petit et pas très betu,  
Et porte comme un homme  
Un énorme chapeau,  
Carabo.

SOLUTIONS

No 520. — L'eau va toujours à la rivière.  
No 521. — Le mot est : Rameur.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant le progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la diarrhée et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

ODILON LAFOND



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000  
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres. Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,  
Saint-Eustache, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,  
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.  
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 SEPTEMBRE 1889

## SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

## LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Quoique la certitude que Georgette n'était pas sa fille eût calmé sa grande douleur, elle aimait trop l'enfant, qu'après tout elle avait nourrie de son lait, pour abandonner son chevet.

Elle resta donc à soigner Georgette, qui sommeillait un peu depuis la venue du docteur Garniers, pendant que Suzanne voulut elle-même aller prévenir Robert et lui raconter tout ce qui venait de se passer.

—Eh bien, puisqu'il doit tout apprendre, va, lui dit Pierre, cette joie te revient de voir la première son bonheur ; ton dévouement pour nous tous mérite bien cette récompense.

Robert était rentré vers minuit, s'étant attardé longuement, ce soir-là, à accompagner Clotilde chez elle, par la plus admirable soirée d'été que l'on puisse rêver.

Jamais peut-être l'âme de la jeune fille ne s'était révélée à lui aussi tendre, aussi aimante, aussi délicate.

—J'aime mieux mourir que renoncer à elle, s'était-il dit en revenant lentement à pied par les boulevards déserts.

Quant il apprit par les domestiques que sa cousine était gravement malade, si intense était sa préoccupation qu'il s'en alarma à peine, et alla s'enfermer dans sa chambre où il continua, sa fenêtre ouverte et assis sur son divan, le rêve commencé à Montmartre.

Suzanne, qui entra chez lui avec sa familiarité maternelle, l'arracha à ses réflexions.

A l'aspect des yeux humides de la gouvernante, de son fin visage qui reflétait une joie profonde, le jeune homme se trouva debout tressaillant de la nuque aux talons.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il déjà tout tremblant d'émotion. Tu m'apportes quelque grande, quelque bonne nouvelle ; je le vois à ton regard, ma Suzie.

—Je t'ai dit, l'autre jour,

dit-elle en inclinant gravement sa tête émue et charmante, que je ne voulais pas que tu sois malheureux, mon cher petit. Je viens tenir ma promesse, je t'apporte le bonheur !... Mais un bonheur réel, immense, infini, extraordinaire !...

Alors, sans lui laisser le temps de parler, de répondre, de rien dire, elle lui raconta tout ce qui s'était passé jadis, tout ce qui venait de se passer maintenant.

—Ta tante te voulait donner pour mari à sa fille, dit-elle en terminant, rien ne sera changé à son désir, et comme je te l'avais prédit, j'élèverai les enfants de Clotilde et les tiens, comme je t'ai élevé, mon cher fils !...

Lui, fou de joie et d'émotion, ne pouvait pas articuler une parole !...

Ainsi elle était donc expliquée cette affection

impérieuse, irrésistible, souveraine qui remplissait son âme tout entière, pour cette enfant inconnue.

En elle, il aimait cette tante adorée, la bienfaitrice de sa vie !...

Tandis que l'autre !... quelle insurmontable répulsion n'éprouvait-il pas pour cette fille de bandit ?...

—Tu me permets bien d'aller demain matin le lui annoncer moi-même ce bonheur sans nom, dit-il les yeux brillants d'une joie de paradis.

Elle aime tant maman, pourvu qu'elle n'en meure pas de joie !...

—Oui, mais prends bien garde ; d'abord cet Américain maudit la guettera. Ensuite, ici dans cette maison, un bien grand danger la menace également.

—Lequel ?

—La petite vérole noire dont est atteinte Georgette.

—Ah ! cela ne comptera pas pour elle. Je la connais. Elle voudra partager notre danger à tous. D'ailleurs, ici elle sera bien mieux à l'abri

Adèle en lui disant : Maman, je vais te chercher ta fille !...

Elle n'avait point songé à protester, à parler de danger, pensant bien comme Robert, elle aussi, que si Dieu lui rendait cet incroyable bonheur de sa maternité réelle, ce n'était pas pour le lui reprendre aussitôt.

Afin d'aller plus vite, le jeune homme avait fait atteler le meilleur cheval de la maison au coupé de Mme Chaniers.

Avant sept heures, il s'arrêtait à la porte de la rue des Abbesses.

Clotilde était habillée, son ménage était fait, mais elle n'était point encore partie pour son magasin.

Pour la première fois depuis qu'il avait rapporté Pompon à sa maîtresse, le fils de Pierre s'appretait à franchir le seuil de la virginale chambrette.

Il sonna, le cœur lui battant à l'étouffer.

Elle vint ouvrir, et, à sa vue, devant son bouleversement et sa pâleur, elle poussa un cri.

Mais lui, sans pouvoir lui répondre, la prit dans ses bras, l'emporta comme un fou dans l'intérieur du petit logement, et la couvrit de baisers.

—Enfin !... murmura-t-il éperdu de joie, ma femme !

Elle crut que sous quelque catastrophe subite, sa raison était partie.

Mais Robert ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

—Ah ! lui dit-il, je le vois à tes yeux, tu t'étonnes, tu te demandes ce que j'ai, chère enfant adorée, et tu as peur qu'il me soit arrivé quelque chose !

Oui, tu as raison, mais c'est le plus grand, le plus extraordinaire bonheur du monde !

Ecoute, mon aimée, et remercie Dieu avec moi ! Tu te croyais une pauvre enfant abandonnée, orpheline, sans famille, sans mère !...

Eh bien, je viens te dire : Tout cela est mensonge, tu en as une mère, toi aussi, une mère à laquelle on t'avait volée et que je t'ai retrouvée, une mère qui brûle de te couvrir de baisers et qui t'adore.

S'il ne l'eût retenue contre sa poitrine, elle fût tombée par terre.

—Robert !... Robert ! balbutia-t-elle écrasée de joie, osant à peine le comprendre, Robert, ne rêvez-vous pas ?

—Oh non ! Il est trop grand, trop profond, trop beau notre bonheur pour qu'il nous échappe. Maintenant c'est fini, nous ne nous séparerons jamais, nous nous aimerons toujours, toujours, c'est ça la vérité réelle et tangible. Je vais te conduire par la main à ta mère qui t'attend et qui est aussi la mienne, ma chère, mon adorée maman Adèle !...

Cette fois-ci, une pâleur mortelle couvrit les joues de Clotilde.

—Elle, ma mère, fit-elle. Ah ! Dieu !... C'est trop de bonheur, en effet !...

Comme un lis à la tige trop frêle, Clotilde s'affaissa et demeura quelques minutes sans connaissance.

Mais la joie ne tue pas.

Robert en la faisant revenir à elle lui dit tout, lui raconta tout, sans oublier ce qu'ils devaient les uns et les autres à Suzanne.

Il l'avait bien jugée ; toute faible encore, toute chancelante, mais très décidée, elle se leva, voulant aller partager l'angoisse et les dangers des siens.

—Allons aider !...

Elle s'arrêta.

Robert vit son hésitation.



Il chancela, et comme une bête blessée, il s'abattit lourdement. — Voir page 106, col. 2.

des entreprises téméraires de sir Jonathan Pierce qu'à Montmartre, où elle sera forcément seule durant certaines heures.

—Et s'il lui arrive malheur !...

Robert eut un beau geste confiant.

—Dieu ne nous a pas rendu le bonheur pour nous éprouver d'une façon si cruelle, dit-il. Le devoir de Clotilde est d'être au milieu de nous, pour nous aider ; elle y viendra sans même que je le lui conseille.

Ah ! la chère petite, que veux-tu qu'il lui arrive sous nos ailes à tous !... Notre amour ne lui fera-t-il pas le plus invulnérable des boucliers ?...

## XIII.—LE CHATIMENT

Le lendemain matin, tandis que la fièvre de Georgette augmentait encore, Robert avait quitté

—O chère petite Clo, murmura-t-il en l'embrasant de nouveau, tu n'oses pas le faire sortir de tes lèvres, ce nom béni qui a tant manqué à ta vie. Prononce-le avec moi, cela te portera bonheur.

Et avec lui, en effet, elle répéta :

—Allons aider *maman*.

Ils emmenèrent Pompon avec eux, cela va sans dire.

Pendant que le coupé roulait très rapide, Clotilde tout à coup dit à Robert :

—Et mon magasin, quand irai-je ? C'est que M. Monteret a besoin de moi pour les essayages de cette après-midi !

—Oh ! la naïve ! s'écria le jeune homme. Elle croit que Mlle Chaniers, la future Mme de Sauves, peut rester encore au service des autres. Ne te tourmente pas, mon aimée, *maman* lui fera dire tout ce qu'il faudra à ce sujet.

Dans le bas de la maison, Pierre attendait son fils et Clotilde.

—Oh papa ! s'écria Robert en le voyant, regarde donc comme elle est belle !...

M. de Sauves se sentit frémir des pieds à la tête.

Malgré plus de dix-sept ans écoulés, il reconnaissait le doux regard bleu de son ami, de celui qui avait été son frère, il le retrouvait dans les yeux de pervenche de Clotilde, et il faisait de nouveau sauter son cœur dans sa poitrine.

Oui, les yeux amoureux de Mlle de Boves, ceux tout aussi indulgents de Suzanne avaient pu retrouver la physionomie de Pierre sur le visage de l'orpheline ; M. de Sauves, lui, ainsi que l'avait fait sa sœur, trouvait que la jeune fille était la vivante image de Georges.

—Chère, chère petite, murmura-t-il, sois ici la bienvenue, et aime-nous comme nous t'aimerons tous !...

Il lui ouvrit ses bras.

Et sur cette poitrine si loyale, si vaillante, Clotilde sentit son cœur battre très fort, tout dilaté de cette tendresse filiale, toujours rêvée par elle, jamais ressentie.

Pendant, en haut, un pas se faisait entendre, une voix appelait : Robert !...

Les jambes de Clotilde, subitement amollies, se dérobaient sous elle.

Et quand, dans la portière relevée, la silhouette d'Adèle apparut soutenue par Suzanne, la jeune fille vint tomber défaillante dans les bras de Mme Chaniers, répétant le cher mot, prononcé avec Robert, celui qui était monté inconsciemment à ses lèvres, lorsque quelques mois auparavant, elle avait vu sa mère à l'hôpital s'avancer vers elle.

—Maman !...

Ce fut une étreinte folle, une joie dont les anges au ciel eussent pu être jaloux, tant elle était profonde, absolue, extraordinaire.

Mais après ce bonheur si grand et si pur, l'horrible réalité reprenait hideuse, angoissante, épouvantable !...

Cette réalité, c'était Georgette, Georgette qui là-haut se débattait délirante et fiévreuse, peut-être mortellement frappée !...

—Je la soignerai moi-même comme une sœur, déclara Clotilde.

—Et si le mal te prend à ton tour ? s'écria Adèle frémissante.

—Le mal ?... Près de vous tous ?... dit-elle avec son doux sourire. Oh ! non, certainement, il n'y a pas le moindre danger pour moi. Dans tous les cas, ne suis-je pas la plus jeune, et n'est-ce pas à moi que doit incomber la tâche la plus dure ?...

Chère *maman* bien aimée, vous, monsieur qu'on dit si bon, continua-t-elle en s'adressant à Pierre, voulez-vous tous deux m'accorder une grâce ?

—Parle, chère enfant ! dirent-ils en même temps.

—Que cette pauvre Georgette ne connaisse pas le malheur qui lui arrive de n'être plus de votre famille. Cela seul, voyez-vous, la tuerait.

Et si elle demande à quel titre je suis ici, dans cette chère maison bénie, qu'on lui laisse croire que c'est toujours la pauvre petite ouvrière de M. Monteret qui est venue vous aider à la soigner, en reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour elle.

Pierre, qui connaissait moins Clotilde que Robert et Adèle, fut ravi de cette délicatesse exquise.

—C'est accordé, dit-il.

Puis avec son bon sourire, il ajouta :

—A une condition toutefois.

—Laquelle ?...

—Que vous ne me direz pas *monsieur* quand vous me parlerez.

Elle rougit.

—Permettez-moi de vous nommer ainsi, dit-elle très grave, jusqu'au jour où devenue la femme de votre fils, je vous donnerai le nom si doux qu'il vous donne lui-même.

En haut, le mal de Georgette faisait de rapides progrès.

La fièvre allait sans cesse en augmentant ; quoique la maladie ne fût guère qu'au deuxième jour, les postules se montraient partout, les unes en petites pointes, comme des rugosités ; d'autres plus développées, prêtes à éclater ; d'autres enfin avec leurs taches grises semblables à de la moisissure.

Le docteur Garniers ordonna d'autres médicaments, des lotions, des calmants puis il s'en alla très soucieux, en disant :

—Ce soir, je vous demanderai probablement une consultation.

Clotilde était déjà installée au chevet du pauvre lit, baignant les yeux de la malade, ces beaux yeux maintenant clos et dont le pus eût fermé constamment les paupières, si une main bienfaisante ne les eût pas rafraîchies continuellement et sans cesse.

Suzanne, le cœur gonflé de joie, en regardant Clotilde si simplement, si grandement bonne et dévouée, voulait la remplacer.

—Il y a dix-sept ans que vous vous fatiguez auprès de tous les miens, lui dit affectueusement la jeune fille, c'est à mon tour de vous aider.

Vers sept heures, le soir, Jonathan Pierce arriva.

—Où est Georgette ? demanda-t-il à Suzanne qui le guettait dans le vestibule d'en bas. Sa migraine est dissipée, je suppose ?...

—Non, répondit à brûle-pourpoint la gouvernante, elle est au contraire très gravement malade.

L'Américain demeura droit, sans un mot, mais les mains crispées, les narines frémissantes, ses yeux gris horriblement dilatés.

Enfin, la parole lui revint.

—Très gravement malade ?... répéta-t-il. Qu'est-ce qu'elle a donc ?

—La petite vérole noire.

Il chancela, et comme une bête blessée s'abattit lourdement sur le parquet, subitement terrassé, sans un soupir ni un gémissement.

Pierre, l'ayant vu qui montait le perron, arrivait à son tour.

En l'apercevant étendu au milieu du vestibule, il demanda à Suzanne.

—Que s'est-il passé ?

—Je lui ai annoncé, sans préparation, que Georgette avait la petite vérole noire, répondit la jeune gouvernante, et cette nouvelle l'a foudroyé.

—Alors, il est évanoui ?...

—Je le crois.

—Il n'est même pas pâle.

—Je vous ai déjà dit que son teint était de ceux qui ne s'altéraient pas.

M. de Sauves appela les domestiques et fit transporter celui que, malgré tout, il ne croyait pas encore être Eugène Gages, dans un des salons voisins.

On le soigna, mais l'énergie de l'Américain, qui probablement veillait, fit autant que les soins prodigués, et la syncope fut courte.

En ouvrant les yeux, il vit Pierre, Suzanne, les domestiques de la maison autour de lui, et instantanément la mémoire lui revint.

—J'ai eu un vertige, dit-il, c'est bizarre !

Puis au bout de quelques secondes, devant le silence glacial de Pierre qui l'observait, il continua :

—Où donc est Mme Chaniers. Ne pourrais-je la voir avant dîner ?

—Madame est auprès de sa fille, fort malade, ainsi que je vous l'ai déclaré, répondit Suzanne sans laisser parler M. de Sauves.

—Elle est comme folle, ajouta Pierre.

Malgré sa volonté de rester maître de lui, sir Jonathan tressaillit jusqu'aux entrailles.

—Cette maladie de Georgette est donc bien inquiétante ? demanda-t-il.

—Très inquiétante ! répondit M. de Sauves d'une voix qui fit passer des frissons dans tout le corps de l'Américain.

—Et le médecin est venu ?

—Nous sommes allés le chercher tout de suite après votre départ.

—Le docteur Garniers ?

—Oui, il est revenu plusieurs fois dans la journée. Nous l'attendons même dans ce moment-ci.

—Ah ! fit Jonathan. Je voudrais voir Georgette.

—C'est impossible, déclara Pierre.

L'Américain releva la tête ainsi qu'un cheval de race qui sent le mors.

—Pourquoi impossible ? dit-il.

—Un étranger, en France, n'entre pas dans la chambre d'une jeune fille de dix-sept ans.

—Je l'aime tant !

—Cela ne suffit pas.

—Je vais être le mari de sa mère.

—Vous ne l'êtes pas encore.

Il n'osa pas insister.

Le visage de M. de Sauves, très pâle et glacial, lui en imposait terriblement.

Un pas retentit dans le corridor, c'était M. Garniers.

Suzanne alla à sa rencontre et le conduisit dans la chambre de la malade.

Pendant ce temps, Pierre marchait de long en large dans la pièce, tandis que sir Jonathan Pierce, affolé sur le bout d'un canapé, frissonnant et éperdu, comptait les minutes, écoutait le plus léger bruit de la maison, essayait de saisir jusqu'au moindre craquement des meubles.

—Qui est avec elle ? demanda-t-il enfin à l'ingénieur.

—Sa mère d'abord, qui est dans un état à faire pitié. Puis Suzanne, puis Robert, enfin une jeune fille que ma sœur protège, et qui a voulu nous témoigner sa reconnaissance par un dévouement qui a du mérite.

—Comment s'appelle cette jeune fille ?

—Clotilde.

L'Américain releva les yeux.

—Clotilde quoi ? dit-il.

—Je ne sais si ma sœur connaît son autre nom ; quant à moi, qui l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, je n'ai pas songé à le lui demander.

Jonathan regarda attentivement Pierre. Celui-ci, très maître de lui, toujours aussi froid, se promenait de plus belle, l'air triste et préoccupé, mais sans paraître attacher une grande importance à ses paroles.

—A-t-elle ses parents, cette jeune fille ?... demanda le cousin de sir James.

—Elle est orpheline, je crois.

—Elevée à Paris ?

—Je ne le sais pas. Mais vous paraissez beaucoup vous intéresser à cette enfant ? Serais-je indiscret de vous demander pourquoi ?

Imperceptiblement sir Pierce hésita.

—Je trouve son dévouement si beau que je voudrais la connaître, dit-il enfin.

M. Garniers descendait, toujours escorté de Suzanne.

A l'aspect de sir Jonathan, il parut sur le point de se retirer.

—Entrez, docteur, dit M. de Sauves. Vous pouvez parler devant monsieur comme devant moi-même, car il fait presque partie de notre famille. C'est M. Pierce, notre associé.

—Le mal fait des progrès foudroyants, déclara aussitôt le médecin.

On eut juré que les cheveux de l'Américain se dressaient sur sa tête.

—Elle est donc plus mal que ce matin ? demanda Pierre.

—Beaucoup plus mal.

—Mais enfin, s'écria Jonathan, en Amérique la petite vérole sévit aussi et on la guérit.

—En France également, monsieur. Mais lorsqu'elle est à l'état d'épidémie, comme dans ce moment-ci, et qu'elle prend le caractère que l'on peut constater dans le cas actuel, c'est très, très grave.

—Pourquoi n'appellez-vous pas les premiers médecins de Paris en consultation ?

—Je venais le proposer à M. de Sauves.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL. 14 SEPTEMBRE 1889

LES

## MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Et s'apercevant qu'il oubliait le bon M. Schmidt, il se tourna vers lui et se mit à l'inonder, lui aussi, sous un flot de paroles aussi banales et de compliments aussi mensongers.

—Quelle affaire vous amène ? demanda brusquement Jackson avec sa brutalité franche.

—Laissez-le s'expliquer, fit Schmidt, qui préférait voir venir l'entrepreneur.

—Mon Dieu ! mes bons messieurs, dit Giovanni en tortillant son chapeau, je venais pour un tout petit escompte sur mes travaux... Je vous ai toujours bien payés, sans faute et sans retard, vous le savez bien... et, en bas, vos employés me disent que... qu'ils ne peuvent pas prendre mon petit billet sans votre permission. Alors, j'ai pensé... n'est-ce pas...

Tout en parlant, l'Italien avait, stéréotypé sur les lèvres, un sourire tout confit ; mais ce sourire allait s'éteignant peu à peu, car son regard ne perdait pas de vue la figure impassible de Jackson, non plus que le visage peu aimable et peu encourageant de ce bon M. Schmidt.

—Continuez, fit ce dernier en voyant que Giovanni s'arrêtait.

Jackson fit un geste de la main et demanda sèchement :

—Le chiffre du billet !

—Oh ! une misère, répondit l'Italien en roulant des yeux langoureux. Six mille petits dollars seulement.

—C'est une grosse somme, dit M. Schmidt.

—Grosse somme, non, déclara M. Jackson ; mais il faut voir le gage.

—Une délégation sur la caisse de la Compagnie du Canal interocéanique, murmura Giovanni ; elle est un peu en retard avec moi.

Il ajouta avec empressement :

—Mais elle paie toujours.

Pendant qu'il parlait, M. Schmidt écrit rapidement quelques mots avec son crayon bleu. Il ouvrit un petit placard à côté de son bureau, mit le papier sur une planchette, referma le placard et appuya sur un ressort.

—Vous dites que la Compagnie est en retard ? répéta-t-il en adressant à Jackson un rapide coup d'œil.

—Oh ? un tout petit peu seulement, balbutia l'entrepreneur.

Comme il achevait ces mots, un timbre résonna.

M. Schmidt ouvrit le placard, prit un papier sur la tablette, y jeta les yeux et le tendit à son associé.

Giovanni regardait les deux banquiers avec inquiétude ; il se demandait ce que signifiait ce manège.

Il en eut bientôt l'explication.

—Le nommé Giovanni Corda, lut M. Jackson à haute voix, entrepreneur de terrassement à la Gorgona....

—Oui, c'est bien cela, dit l'Italien en saluant.

—... Fréquente la maison de jeu de Colon....

La figure de Giovanni commença à s'assombrir ; il jeta à l'Américain un regard plein d'angoisse.

—... A gagné une cinquantaine de piastres au monte, avant-hier....

L'Italien respira.

—... Mais en a perdu plus de quatre mille dans la nuit d'hier....

—Bonté divine ! s'écria l'entrepreneur qui vous a dit cela ?

M. Jackson ne sourcilla pas.

Quant à M. Schmidt, un sourire méchant errait sur ses lèvres.

C'est lui qui avait eu l'idée de faire commander par la banque le *Continental*, voyant dans cet

établissement comme une immense toile d'araignée où viendraient se prendre bien des naïfs, et il se félicitait une fois de plus de cette combinaison.

Quant aux renseignements sur Giovanni, ils se trouvaient sur l'une des tiches qui venait d'apporter l'excellent M. Peter.

—Eh bien ? fit M. Schmidt, en interrogeant du regard son associé.

—Parfaitement, répondit M. Jackson.

—Vous aviez touché votre argent à la caisse de la Compagnie, dit l'Allemand au signor Corda.

—Pas tout, mon bon monsieur Schmidt, pas tout....

—Si : vous avez touché tout et vous avez joué.

Giovanni s'écria d'un ton piteux :

—C'est la première fois que cela m'arrive....

je vous le jure, par la Madone !.... Mais vous ne me laisserez pas dans l'embarras.... Il faut que je paye mes ouvriers avant midi.... songez donc, quel tapage !.... Pour votre banque, ce n'est qu'une petite avance.... vous doublerez l'intérêt si vous voulez.... d'ici la fin du mois, je vous rembourserai.

La proposition de l'Italien relative aux intérêts alluma une étincelle dans l'œil de M. Schmidt.

—Faut-il doubler ? demanda-t-il à Jackson.

—Non, répondit celui-ci.

—Alors vous consentez à prendre mon petit billet ? s'écria Giovanni, dont la physionomie s'éclaira subitement.... Oh ! messieurs ! messieurs ! je vous serai tout dévoué.... et vous pouvez demander la vie de Giovanni Corda, il la donnera pour vous !

M. Jackson haussa les épaules.

—Pas de paroles inutiles, fit-il.

—C'est la reconnaissance ! exclama Giovanni avec effusion.

Et il allait continuer ses interminables remerciements, lorsque le bon M. Schmidt lui fit signe qu'il voulait parler.

Giovanni se tut.

—Nous allons, dit M. Schmidt, vous donner huit mille dollars, pour qu'il vous reste un peu d'avance.

—Douze mille, fit laconiquement M. Jackson.

—Eh bien ! douze mille, reprit M. Schmidt : nous sommes larges en affaires.... Seulement, nous n'avons pas besoin de votre délégation.... ce que nous voulons, c'est un billet de vous, tout simplement.

—Un billet et ?.... avec ma signature ! s'écria Giovanni ; mais je vais vous le signer tout de suite.... A l'échéance d'un mois, n'est-ce pas ?

—Non, à quinze jours, dit M. Schmidt.

—A huit jours, prononça M. Jackson.

—Soit, à huit jours, fit l'Allemand.

Giovanni eut un haut-le-corps.

—Alors, murmura-t-il, j'aime mieux me contenter de six mille dollars.

—Douze mille, fit la voix de l'Américain, douze mille.... c'est à prendre ou à laisser.

—Mais je ne pourrai jamais payer dans huit jours, fit l'entrepreneur avec un gémissement.

—Nous renouvellerons le billet.

—Vous me le promettez ?

M. Schmidt regarda M. Jackson.

—Cela dépendra de vous, répondit ce dernier.

—Je ne comprends pas bien, fit Giovanni.

M. Schmidt se recueillit un instant.

Quant à M. Jackson, il alluma tranquillement un cigare.

—Nous sommes très riches, reprit M. Schmidt, et nous faisons des sacrifices quand cela nous plaît.

—Oh ! je ne vous ferai rien perdre ! s'empressa de dire l'Italien.

—C'est possible, fit le banquier.... mais il faut tout prévoir ; si vous n'avez pas assez de douze mille dollars, nous vous en donnerons davantage.

L'entrepreneur ouvrit de grands yeux.

Puis, soudain, une idée lui passant par la tête :

—Si vous me prêtiez trente mille piastres sur un billet à deux mois, se risqua-t-il à dire, je pourrais augmenter mes affaires, je gagnerais plus d'argent et je vous paierais un intérêt plus fort.

—Pas d'intérêt ! fit laconiquement Jackson.

Le son cassant de cette voix causa une secousse à l'Italien.

Il regarda M. Jackson.

M. Jackson s'absorbait dans la contemplation des spirales bleues qui s'envolaient de son cigare.

—Trente mille piastres, soit, dit M. Schmidt, mais sur un billet à un mois.

—Quinze jours, fit l'Américain sans cesser de mâchonner son cigare.

Giovanni faillit tomber à la renverse.

—Mais, c'est impossible !....

—Puisqu'on renouvelle.... insinua Schmidt.

L'Italien poussa un soupir.

—Allons, murmura-t-il, résigné, je signe les douze mille à huit jours.

—Vous avez demandé trente mille, dit la voix froide de Jackson.

—C'est trente mille ou rien, ajouta ce bon M. Schmidt.

—A un mois, implora l'entrepreneur.

—A quinze jours, répondit Jackson.

Tirant sa montre, il ajouta :

—Il est dix heures quarante-cinq.... le train pour Gorgona part à onze heures vingt.... et nous avons encore à causer....

—Allons, murmura Giovanni, je vais écrire le billet.

Et il s'approcha de la table de Schmidt pour prendre une plume.

—Pas si vite, dit l'Allemand, causons d'abord.

M. Jackson fronça légèrement le sourcil.

—Soyez bref, Schmidt dit-il.

Giovanni Corda était complètement ahuri.

Il demandait six mille piastres, on lui en offrait douze mille, puis trente mille ; il proposait des intérêts, on les refusait ; il ne demandait pas d'explications, on allait lui en fournir.

Il tremblait d'avance et il éprouvait une forte envie de fuir cette maison sans conclure l'affaire ; M. Schmidt lui apparaissait avec une physionomie qu'il ne lui connaissait pas et la voix brève de M. Jackson le glaçait jusqu'aux moelles.

Mais ses ouvriers attendaient ; dans une heure, ils allaient se présenter à sa caisse et son commis n'avait pas de quoi payer.

Force lui était donc de rester et d'écouter.

—Giovanni Corda, dit enfin l'Allemand, il faut faire alliance avec nous.

Jackson approuva de la tête ce début et murmura :

—Bien.

M. Schmidt parut flatté de l'approbation de son associé.

—Vous tenez surtout à faire votre fortune ? poursuivit-il.

—Mais oui, répliqua l'Italien, pourvu que ce soit honnêtement.

Schmidt ne releva pas cet adjectif, qui fit s'allonger les lèvres de M. Jackson dans une moue désagréable.

—Vous gagez de l'argent en travaillant pour la Compagnie du Canal interocéanique, ajouta M. Schmidt.... mais vous pourriez en gager en faisant autre chose, en même temps.... par exemple, en vous occupant de nos affaires.

—Pourvu que cela ne me compromette pas.

—Il n'y a que les imbéciles qui se compromettent, laissa tomber sentencieusement M. Jackson.

Puis, se tournant vers son associé, sans même regarder l'Italien :

—Est-il intelligent ! demanda-t-il.

—Oui, répondit l'autre.

—Vous me flattez mon bon monsieur Schmidt ! dit Giovanni qui commençait à reprendre son aplomb.

Revenant sur ce qu'il avait déjà dit, l'Allemand répéta :

—Vous pouvez bien gagner de l'argent avec la Compagnie en faisant des terrassements.... et gagner de l'argent avec nous en faisant autre chose.

—Certainement.... cela me fera double bénéfice....

—Davantage, appuya M. Jackson.

—Il n'est pas difficile de provoquer une grève, dit négligemment M. Schmidt.

Giovanni ouvrit de grands yeux :

—Mais cela me ruinera ! exclama-t-il douloureusement.

—Non, dit Jackson.

—On vous indemniserait largement.  
—Votre parole d'honneur ?  
—Nous paierons la moitié avant... et le reste ensuite.  
—Alors, je veux bien.  
—Et s'il y avait des choses plus difficiles à faire ?...

L'Italien tressaillit.

—Qui me compromettraient ? balbutia-t-il.

M. Schmidt hésitait : mais son associé répondit carrément :

—Oui, qui vous compromettraient.

Giovanni réfléchit un moment.

—Est-ce que je pourrais les faire faire par un autre ? demanda-t-il timidement.

—Cela vaudrait mieux.

—C'est qu'il faudra le payer très cher, cet autre, insinua l'entrepreneur.

—On le paiera, répondit M. Schmidt.

—Alors, cela va tout seul, fit joyeusement l'Italien.

—Vous viendrez ici tous les huit jours prendre nos instructions, ajouta l'Allemand.

—Et vous serez muet, fit M. Jackson en attachant ses yeux pénétrants sur l'Italien.

Celui-ci s'écria :

—Oh ! mes bons messieurs ! la recommandation est inutile ; je suis le plus honnête homme du monde... M. Schmidt le sait bien.

Celui-ci avait préparé le billet.

—Voici, dit-il en tendant une plume, vous n'avez plus qu'à signer.

Et, lorsque Giovanni Corda eut apposé son paraphe sur le papier qui le livrait pieds et poings liés à la banque " Schmidt, Jackson and Co " M. Schmidt sortit d'une caisse particulière trente mille piastres qu'il compta devant les yeux éblouis de l'entrepreneur.

—Je vous attends dans huit jours, dit l'Allemand en forme de congé.

—Vous avez dix minutes pour prendre le train, ajouta M. Jackson.

L'Italien sortit, tout guilleret, avec force salutations et compliments.

Dès que la porte se fût refermée sur lui, le visage de M. Schmidt s'assombrit.

—Trente mille piastres, murmura-t-il avec un accent désolé.

—Bas, répliqua M. Jackson en envoyant vers le plafond une épaisse volute de fumée, ces trente mille piastres nous feront gager peut-être trente millions.

### III.—LES CHANTIERS DE GIOVANNI CORDA.

A un vingtaine de kilomètres environ de Colon, se trouve Bohio-Soldado, le premier cerro un peu élevé, au travers duquel doit passer le canal.

C'est une colline rocheuse de cinquante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer qui précède la plaine marécageuse de Traversulla.

Là se trouvait l'un des chantiers concédés à Giovanni Corda, chantier dans lequel trois à quatre cents hommes travaillaient.

Le système d'extraction était d'ailleurs fort simple : on attaquait le cerro avec un mélange de poudre et de dynamite : ensuite on forait au-dessus des puits dont les matériaux étaient reçus par les wagon qui circulaient dans le tunnel.

Pendant que l'entrepreneur se faisait prendre dans la toile d'araignée tissée par messieurs Schmidt, Jackson et Cie, une foule compacte et bariolée s'agitait dans le chantier de Bohio-Soldado ; des hommes de toutes les nuances, depuis le blanc jusqu'au noir couleur suie, en passant par le jaune, le cuivré, le rouge même, attaquaient le cerro par le pic, la pioche, la poudre.

De temps à autre, les cris, les jurons, les chansons qui se croisaient dans l'air, se taisaient brusquement et pendant quelques secondes, un silence planait sur le chantier.

Puis tout à coup, une détonation sourde retentissait dans le flanc de la montagne, suivie bientôt d'un bruit déboulements ; c'était une mine qui éclatait, faisant sauter en débris quelques mètres cubes de roche.

Ensuite, les langues se remettaient en mouvement, couvertes par le roulement des wagons sur ses rails.

Une gaieté fébrile régnait parmi les travailleurs, en dépit du soleil de plomb qui leur tombait sur le crâne, brûlant leur torse nu, dévorant leurs yeux par sa réverbération sur les roches d'un blanc crayeux.

Il était onze heures du matin et, dans une heure, on devait suspendre la besogne pour manger et se reposer.

En outre, c'était samedi, jour de paie, et la perspective de dépenser en débauches et en orgies de toutes sortes les piastres si péniblement gagnées pendant une semaine, ne contribuait pas peu à mettre en joie ces forçats de la civilisation et de la spéculation.

En vain, les surveillants qui se promenaient de long en large, les revolvers à la ceinture et la carabine en bandoulière, avaient-ils recours à toute leur éloquence pour empêcher le travail de se ralentir, plus l'heure avançait et plus les coups de pics devenaient rares, moins les wagons s'emplissaient.

Réunis par groupes, le plus souvent de même nationalité, les ouvriers causaient à haute voix, parlant de leurs projets pour la journée du dimanche et même celle du lundi, un grand nombre d'entre eux ne rejoignant le chantier que la poche absolument vide.

Voyant tous leurs efforts inutiles, les surveillants haussèrent les épaules.

—C'est ainsi tous les samedis, murmura l'un d'eux.

Et un autre ajouta :

—Est-ce curieux que cela les rendent paresseux l'idée d'aller là-bas.

D'un hochement de tête, il désigna un petit pavillon qui s'élevait en dehors du chantier et dont le toit de tuiles rouges flambait sous le soleil.

Cette petite habitation servait de bureau à Giovanni Corda ; c'était là aussi que se tenait le caissier pour effectuer ses paiements.

—Hé ! riposta le premier surveillant, elle nous produit bien le même effet à nous. Crois-tu donc que, tout autre jour, je les laisserais tirer leur flème, comme ils le font ?

Il se tourna vers un homme qui déjà avait jeté son pic et à moitié couché sur le sol, la tête appuyée sur la paume de la main, fixait sur le groupe des surveillants un regard gouailleur.

—Eh bien ! Landrin, fit-il d'une voix rude, ne vous gênez pas... Voulez-vous que je vous envoie chercher un rocking-chair ?

L'homme se mit à rire en montrant sous ses lèvres minces des dents blanches et aiguës.

—Le fait est, répliqua-t-il, que ce ne serait pas de refus... Je suis moulu, brisé.

Cette réplique mit les travailleurs en gaieté.

—Allons, grommela le surveillant en fronçant le sourcil, ne faites pas le loustic, levez-vous et travaillez... Si M. Corda arrivait, vous me feriez mettre à l'amende.

—Ah ! ça, grommela Landrin, tu oublies à qui tu parles, mon vieux... si tu crois qu'un ancien lieutenant de la Commune, un compagnon de Rochefort à la Nouvelle, se traite comme tout ce tfoupeau de brutes, tu te trompes.

Il se releva lentement et, venant se planter dans une attitude de défi à deux pas de celui qui l'interpellait :

—Je ne me suis pas échappé de Nouméa pour venir crever comme un chien à Bohio-Soldado.

Le surveillant haussa les épaules.

—Vous savez, Landrin, répliqua-t-il, on la connaît votre histoire de la commune.

—Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda l'autre d'une voix sourde.

—Pas autre chose que ce qui est : à savoir que si vous êtes allé à la Nouvelle, c'est pour participation à un crime dont l'auteur principal a été...

Et d'un geste cynique, le surveillant imita avec sa main le mouvement d'un couperet qui s'abat sur une tête.

Les lèvres de Landrin devinrent blêmes ; sans ajouter un mot, il tourna les talons et s'en alla à quelques pas plus loin, les mains dans les poches, tirant la jambe de son allure de voyou parisien qui a traîné la chaîne.

Un moment, il demeura pensif à l'écart, et murmura entre ses dents serrées :

—Toi, mon bonhomme, tu en sais trop... papa Landrin n'aime pas qu'on s'occupe de ses petites affaires.

Comme il achevait cette réflexion, une cloche se mit en branle.

Aussitôt, tout s'arrêta, les bras, les wagons, les machines, et en un clin d'œil, les travailleurs se trouvèrent réunis par groupes ou plutôt par équipes, sous la direction des contre-maîtres.

Lentement, dans un ordre réglé d'avance, ils remontèrent du fond de l'immense tranchée et tous, en arrivant en haut, regardèrent machinalement du côté du petit pavillon où se tenaient le comptable et le caissier.

C'est en effet le but vers lequel tendaient toutes leurs pensées depuis le matin, ce pavillon qui contenait le prix de leur peine et qui leur promettait vingt-quatre ou quarante-huit heures de vie indépendante.

Entendons-nous cependant : Giovanni Corda avait là ses plans, ses livres de compte, mais il n'y laissait point sa caisse ; c'eût été de la dernière imprudence.

A moins de la faire garder la nuit par une douzaine d'hommes déterminés, armés jusqu'aux dents, et surtout honnêtes—qualité difficile à trouver—il aurait risqué fort d'être dévalisé.

L'entrepreneur se contentait donc de transporter, tous les samedis, la somme nécessaire pour régler ses ouvriers, pas davantage.

Un large guichet établi dans le mur servait à opérer le contrôle et le versement.

Une forte barre de bois, établie sur deux pieux fichés en terre parallèlement à la façade, formait une espèce de couloir, à l'instar des barrières qui, à la porte de nos théâtres, ont pour but de régulariser le passage de la foule.

On devait faire queue devant le guichet.

Les ouvriers entraient à droite et sortaient à gauche.

Le chef d'équipe se présentait le premier, faisait l'appel de ses hommes que le comptable pointait au fur et à mesure sur sa feuille, et le caissier lui versait l'argent.

Le chef faisait ensuite la distribution un peu plus loin, au milieu du groupe formé par les ouvriers de son équipe.

Ainsi se passaient les choses tous les samedis.

Et déjà le bataillon de travailleurs s'allongeait comme une troupe disciplinée et s'approchait du pavillon.

Mais le guichet n'était pas encore ouvert, bien que la cloche annonçant la cessation du travail eût sonné et que l'heure réglementaire fût passée depuis au moins dix minutes.

Le chef de l'équipe qui était en tête attendait patiemment.

Mais ceux qui étaient plus éloignés commençaient à donner des signes de mauvaise humeur.

D'un bout à l'autre de ce long serpent humain, des exclamations partaient, lancées dans tous les idiomes.

—Eh ! là bas ! feignant, qu'est-ce que tu attends ?... ramasse ta monnaie et file.

—Tu n'as pas l'intention de coucher là !

—Ma parole ! il se croit au bar... on dirait qu'il sirote un verre de gin.

Puis, ce furent des appels plus sérieux ;

—Le caissier !

—La monnaie !

—Nous n'avons pas le temps.

—J'ai faim !

—La soif m'étouffe !

—Ohé ! caissier de malheur !

—Ouvriras-tu, brutal ?

—Eh ! camarade ! cogne donc au guichet !

Ce n'étaient d'ailleurs que des plaisanteries, et des cris sans colère.

Quelques minutes d'attente, on pouvait supporter cela.

Mais un quart d'heure se passa, puis une demi-heure.

Alors, dans cette immobilité quasi complète, les nerfs se surexcitèrent, et le sang s'échauffa sous le soleil de plomb qui tombait du zénith.

La mauvaise humeur se traduisait en termes plus énergiques.



FEU

Voilà  
glanure  
de cueil  
licates  
ont, jad  
de notr  
Pour  
dans les  
nôtres,  
que faç  
convien  
Poulli t  
villant  
la récom  
soutenu  
gion et  
pas nos  
cepte na  
que chro  
Parni  
dont noi  
temps le  
l'hor.  
un haut  
compris  
dont la  
à cœur  
et appr  
plus mar  
nents P  
une bou  
ler un P  
surtout,  
avec fid  
figure, il  
richir du  
rable dé  
nationale  
nangurer  
veau syst  
si ingéni  
tain qu'  
les désirs  
de ses le  
photogra  
premier  
de M. C  
nait bien  
organe l  
Canada fr  
la divisio  
sentait n  
trôte, de  
tive : pou  
l'en félic  
ment.

Nous n  
reproduir  
biographi  
sol, telle  
faite sur  
lementair  
en détails  
—spectac  
ciels de  
ment unis  
l'hommag  
l'expressio  
ances.  
Michél  
Coursol, u  
d'Hudson,  
Quesnel, l  
à Amhers  
1819, il p  
et fut adm  
en 1841.  
devint le l